Pour paraître prochainement

LES

DERNIERS JOURS

DE

SPARTACUS

Le Congrès du Spartakusbund
La Guerre civile en Allemagne
Les derniers articles et la mort de
Karl Liebknecht et
Rosa Luxembourg

Abonnez-vous à « MASSES » (10 numéros)

France : 9 fr. — Étranger : 13 fr.

J. LEFEUVRE, 23, rue Mouffetard, PARIS (V^e^)

IMPRIMERIE COOPERATIVE LA LABORIEUSE
10, rue Emile Jamais, 10 — Nimes (Gar.).
Le Gérant : LEFEUVRE.

SPARTACUS

1918 ★ 1919

LA COMMUNE DE BERLIN
PROGRAMME DU SPARTAKUSBUND
DISCOURS SUR LE PROGRAMME

PAR ROSA
LUXEMBOURG

2 fr.

MASSES N° 15-16 AOUT 1934

La liberté réservée aux partisans du Gouvernement, la liberté pour les membres d'un parti, si nombreux qu'ils puissent être, n'est pas la liberté. La liberté n'est rien pour personne, si elle n'est pas la liberté de celui qui pense autrement. Il ne s'agit pas là d'un fanatisme de « justice », mais bien de tout l'immense pouvoir d'enseigner, de purifier et de guérir qui s'attache à la liberté politique, et qui est voué à disparaître, lorsque cette liberté devient un privilège...

Il faut à la révolution sociale le torrent de la vie écumante et sans limite, pour trouver les millions de formes nouvelles, d'improvisations, de forces créatrices, de critiques salutaires dont elle a besoin pour, en fin de compte, se dépasser toujours elle-même, corriger elle-même tous ses faux-pas.

(Eté 1918). **Rosa LUXEMBOURG.**

L'Histoire de la Commune Spartakiste nous est particulièrement proche par l'époque où elle a eu lieu, par la similitude de notre milieu social et de celui qui lui a servi de terrain et par le caractère profondément humain de ses immortels protagonistes : Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg. Et aussi par un certain climat moral où l'on sent aujourd'hui le besoin de replonger au sortir des illusions décevantes de l'activité ouvrière et socialiste de ces dernières années.

La restitution des valeurs révolutionnaires est une tâche que nous ne pouvons assumer, nous qui ne sommes que les petits-fils des Communards, qu'en ayant recours aux enseignements d'autres temps et d'autres pays, pour nous guider dans notre propre formation et notre propre lutte.

La série de brochures dont nous commençons la publication devait donc s'ouvrir par un recueil de documents sur le mouvement et sur la lutte des Spartakistes allemands. Nous désirons en effet orienter cette collection suivant les nécessités les plus pressantes d'une éducation révolutionnaire.

Elle est un pas en avant dans la réalisation du programme initial du **Groupe « Masses »** *tout en amendant à ce programme, dont la faiblesse consistait à négliger le fait que l'expérience en matière de révolution sociale n'est pas seulement théorique mais également populaire et insurrectionelle, c'est à dire subversive au sens le plus large du mot. Cette expérience se réalise dans la prise de conscience des masses autant et plus que dans la science de leurs chefs. La théorie ne vaut qu'appuyée sur l'action, étayant cette action, et chaque jour vérifiée par elle.*

L'écroulement sans honneur de la social-démocratie et du bolchévisme allemands, la destruction du puissant socialisme municipal des ouvriers Autrichiens malgré l'héroïsme d'une avant-garde poussée au désespoir, nous ont servi d'amère leçon devant la gravité de la menace fasciste soudainement révélée par la tentative de coup d'état du 6 février. Le cours précipité des événements devait aussi nous ramener à un sens plus précis de nos responsabilités. Nous avons compris que nous devions non seulement « dénoncer l'accentuation continue et nécessaire de l'exploitation et de la répression capitaliste », *mais la subir personnellement et*

rendre coup pour coup. Nous avons compris également que nous aurions à combattre pour notre liberté et pour notre peau dans les masses en mouvement, avant d'avoir pu assimiler la somme des connaissances doctrinales que nous nous étions ambitieusement fixé la tâche d'acquérir et de propager.

Et ceci devait nous entrainer à modifier généralement l'angle sous lequel nous abordions, dans notre programme, la question de la culture révolutionnaire. — Nous, ici, maintenant. *C'est sous cet angle que nous voulons considérer désormais, dans l'actualité passée des luttes et des théories sociales et révolutionnaires et dans leur actualité présente, nos motifs de réflexion, d'inspiration, de préparation personnelle et d'organisation collective. Nous désirons que chacun de nos efforts marque un pas en avant vers la prise de conscience de classe des masses prolétariennes, les arme idéologiquement et les prépare à la lutte sur tous les terrains.*

Pour cela nous envisageons les réalisations suivantes :

1) donner à notre revue "Masses" un caractère plus directement "dans la lutte" quotidienne du prolétariat et une parution plus fréquente ; élargir sa diffusion en la rendant plus attrayante par la collaboration d'artistes et d'écrivains révolutionnaires et par l'emploi de rubriques régulières.

2) éditer une série de brochures approfondissant les problèmes présents tant sur le plan de l'action que de la théorie et de la culture et ayant pour but d'armer idéologiquement les militants.

3) éditer une autre série de brochures d'histoire et de biographie révolutionnaire, capables d'inspirer les jeunes générations en reliant leur activité aux traditions profondément humaines des luttes du mouvement ouvrier et socialiste, et en leur rendant l'héritage passionnel, idéal et héroïque qui fera leur force.

Des concours éminents et désintéressés nous sont acquis. Il faut que près de nos camarades de lutte, nous trouvions l'appui auquel nous croyons que nos efforts nous donnent droit. Leur aide morale et matérielle est indispensable pour mener à bien notre tâche. Nous sommes persuadés que nombreux ils se joindrons à nous.

René Lefeuvre.

LA COMMUNE DE BERLIN

par William Wagner.

Spartacus : le nom de l'esclave romain révolté, qui, avec ses partisans, lutta deux ans contre l'empire mondial de la République romaine, pour la délivrance de tous les esclaves de Rome. Jusqu'à ce qu'il fut crucifié, après une lutte héroïque, sur les pentes du Vésuve, avec six mille de ses compagnons !

Spartacus : le nom de la ligue insurrectionnelle des socialistes d'Allemagne, qui se forma pendant la guerre mondiale pour la délivrance du prolétariat, pour le renversement de l'Allemagne bourgeoise et impérialiste. Jusqu'à ce que, vaincus après une lutte desespérée, quinze mille Spartakistes fussent tombés à Berlin ou massacrés dans les prisons !

Deux mille ans séparent ces deux événements, mais la vengeance sanguinaire des esclavagistes, qu'ils soient romains ou allemands, est restée la même à travers les siècles.

Et de même, Spartacus n'est pas mort. Il ne peut pas mourir. Il a été et il sera aussi longtemps qu'existera l'oppression.

Où surgira-t-il la prochaine fois ?

Lorsque la Ligue Spartacus fut fondée en 1916, la nuit s'était appesantie sur le socialisme en Allemagne. Non seulement les députés du Parti Social-démocrate votaient pour les crédits de guerre, mais ils étaient devenus des champions éhontés du chauvinisme. Seuls, Karl Liebknecht et Otto Rühle faisaient exception.

Les syndicats socialistes avaient converti leurs épargnes en emprunts de guerre. Ces sommes destinées à soutenir grèves et lock-out, à combattre la bourgeoisie, lui étaient maintenant remises par les chefs syndicaux, pour nourrir la guerre impérialiste.

La bourgeoisie chauvine disposait d'une force militaire de sept millions de soldats. Une partie de la classe ouvrière fut elle-même saisie par le chauvinisme. C'est contre ce terrible appareil de puissance que quelques socialistes fondèrent la Ligue Spartacus. Pour chaque spartakiste, il y avait mille adversaires.

Parce que la bourgeoisie craint toujours la révolution, et qu'elle la craint d'autant plus qu'elle opprime davantage les masses, Liebknecht fut incorporé à l'armée, les autorités redoutant son influence sur le prolétariat. On lui mit dans les mains non pas un fusil, mais une pelle : il devint un soldat-ouvrier.

Mais Liebknecht était Liebknecht. En permission à Berlin, il réussit à mettre sur pied une grande démonstration. Et une première fois retentit le cri : « A bas la guerre impérialiste, vive la révolution ! » A la suite de ce fait, Liebknecht fut enfermé dans une maison de Force.

On n'emprisonne pas la révolution. La bourgeoisie allemande dut en faire l'expérience. En été 1917 une partie de la flotte allemande se mutina, les équipages abandonnèrent leurs navires et mirent sac à terre. Mais on réussit cette fois encore à arrêter l'incendie qui couvait. Deux des meneurs furent fusillés, et beaucoup d'autres furent frappés de condamnations à dix ou vingt ans de prison.

Cependant les ouvriers des fabriques de munitions se mettaient en grève. A la direction se trouvaient officiellement les syndicats socialistes et leur chef Friedrich Ebert, le futur président du Reich.

Qu'on ne s'étonne pas de cette façon d'agir. Sept ans plus tard, Ebert déclarera sous la foi du serment, à la barre d'un tribunal, que son seul but avait été d'étouffer la grève et par conséquent de consommer la défaite des grévistes.

La situation devint critique pour l'impérialisme allemand en été 1918. Les troupes du front ouest refusaient de marcher. Des centaines, des milliers de permissionnaires désertaient leurs corps. D'autre part on n'osait presque plus sévir contre les soldats. La discipline se relâchait de jour en jour.

L'impérialisme allemand se voyait donc à deux doigts de sa perte. A cause de cela, il voulut jouer son va-tout. Le peuple allemand tout entier devait être mobilisé pour une suprême offensive : femmes, enfants et vieillards étaient appelés à joncher de leurs tombes héroïques les nombreux théâtres d'opérations, en particulier le front ouest. Tout le monde soldat ! Telle était la suprême trouvaille des généraux allemands.

La flotte allemande avait l'ordre de marcher à la rencontre des forces navales alliées et de leur livrer la suprême bataille dont personne ne reviendrait.

L'objectif immédiat de Spartacus était la fin de la guerre impérialiste et la lutte pour le socialisme.

Au début de novembre la flotte de Kiel hissa le drapeau rouge. Ce fut la pierre qui mit l'avalanche en mouvement.

Noske, le social-démocrate, s'interposa. Ce fut lui qu'on envoya à Kiel avec mission de replacer les matelots mutinés dans les brancards de la discipline impérialiste.

Mais il n'y avait plus moyen de les arrêter. Les troupes envoyées contre les matelots furent mises en déroute.

Malgré la censure, la nouvelle du soulèvement des marins à Kiel se répandit avec une rapidité foudroyante à travers toute l'Allemagne.

En petits groupes de deux à trois hommes, les matelots se mirent en route vers le front ouest, prenant contact avec les détachements et les gagnant à leur cause. Au moment où Erzberger entra en pourparlers avec le Maréchal Foch, les matelots de Kiel se trouvaient déjà en rapports avec les bataillons allemands du front ouest.

Le renversement de l'ancien régime impérial fut la première étape des luttes de Spartacus. Les conseils d'ouvriers et de soldats, d'après les revendications spartakistes, devaient être composés exclusivement de prolétaires et d'hommes de troupe.

Le gouvernement constitué par la coalition social-démocrate s'opposa à l'armement du prolétariat et au désarmement de la bourgeoisie en introduisant dans les conseils les officiers et les représentants des couches bourgeoises. Ainsi l'organisation de la révolution dégénéra en bouffonerie. Il ne s'agissait plus d'y rechercher le véritable intérêt de la masse travailleuse, mais bien la meilleure façon de la conduire et de la berner. Le nouveau gouvernement, sous des apparences radicales, était intérieurement orienté vers la stabilisation du régime bourgeois. Il faisait de grandes phrases, et promettait, par de grandes affiches de propagande, que tous les ouvriers affamés et les hommes revenant du front jouiraient bientôt d'une vie heureuse et digne, bref de tous les bienfaits du socialisme, si seulement ils voulaient se tenir tranquilles et laisser faire. C'est contre les Spartakistes qu'on mettait en garde l'opinion des masses, en les accusant de troubler la reconstruction pour le compte des réactionnaires. Cette propagande trouva une audience accueillante parmi les soldats, excédés par les fatigues de quatre ans de guerre et n'aspirant plus qu'au repos. Il en était de même des ouvriers social-démocrates, à qui manquaient toute éducation révolutionnaire. Qui donc avait ouï parler de révolution sociale dans une assemblée des social-démocrates avant la guerre ? Ils étaient depuis toujours de simples démocrates, des petits bourgeois républicains. Sur cent d'entre eux on n'aurait pas trouvé cinq individus animés de sentiments révolutionnaires.

Lorsque Karl Liebknecht, en 1913, voulut, dans une assemblée social-démocrate, traiter de la révolution sociale et du socialisme, les ouvriers restèrent bouche bée. Ils n'y comprenaient rien et n'en croyaient pas leurs oreilles. Le Parti Social-démocrate indépendant, qui s'était formé pendant la guerre, était tiède, hésitant et modéré. Il voulait bien d'une révolution, mais il ne voulait pas rompre d'une façon décisive avec la bourgeoisie. Il était en compromis pour le gouvernement avec le parti de la droite social-démocrate.

Spartacus ne pouvait compter que sur lui-même, il n'avait aucune aide à attendre des partis « ouvriers » ; mais seulement du réveil des larges masses, dont il faisait lui-même partie. Les Spartakistes haranguaient les ouvriers et les soldats revenant du front ; ils discutaient avec eux. Mais ceux-ci ne les écoutaient guère, et bien des fois les propagandistes risquaient de se faire écharper ou d'être fusillés.

Pendant ce temps, la réaction préparait sa contre-attaque. Ebert, Scheidemann et Noske promettaient de satisfaire toutes les revendications des masses profondes, mais en même temps ils se préparaient à en abattre la fleur et l'élite combattante. Parmi les prolétaires qui avaient fait la guerre, ils ne trouvaient personne qui fut prêt à se mettre comme bourreau au service de la réaction ; c'est pourquoi ils cherchèrent leurs alliés parmi les parasites et les profiteurs du grand massacre. La « Division de la Cavalerie de la Garde » fut formée avec des officiers licenciés ; elle devait plus tard inscrire à son drapeau l'assassinat de Karl Liebknecht et de Rosa Luxembourg. Le « Régiment Reichstag » se recruta dans la lie de la population. La Brigade Reinhardt se composait d'étudiants et de collégiens. Ils avaient comme emblème, à ce moment déjà, la croix gammée. Le refrain d'une de leurs chansons montre de quel esprit ces troupes étaient animées :

« La Brigade Reinhardt fait son entrée — Malheur à toi, malheur à toi, cochon d'Ouvrier ! »

Vers la fin de décembre 1918, le gouvernement et les autorités militaires de la « République française » rétrocédaient à la « République socialiste allemande » les mitrailleuses lourdes, les autos blindées et les munitions dont ses troupes étaient dépourvues. Le prolétariat allemand *mourrait de faim* et ses écarts de conduite auraient pu compromettre « la cause du socialisme et de la paix ».

Tandis que le gouvernement était en pourparlers avec les Spartakistes et feignait d'accepter en partie leurs revendications, il rassemblait des mercenaires pour abattre Spartacus. Les matelots mutinés de Kiel formaient la phalange sacrée des lutteurs spartakistes. Ils avaient pris quartier à côté du Château Royal de Berlin, et c'était avec eux qu'on voulait tout d'abord finir. Quelques jours avant Noël, des colonnes réactionnaires procédèrent à une attaque par surprise contre leurs casernements ; il y eu des centaines de morts. Quant les Spartakistes protestèrent le lendemain auprès du gouvernement, au sujet de cette agression sournoise, celui-ci se récusa et declara que c'était là le fait d'éléments irresponsables. A ce moment même, commencèrent les assassinats individuels des porte-paroles du Spartakisme. Il manquait un chef suprême à cette boucherie. Noske a rapporté dans un livre comment il se proposa : « Dans une excitation assez vive, » car le temps pressait et nos gens, de la rue, appelaient pour avoir » des armes, on tenait conseil chez Ebert. J'exigeai qu'on prit une » décision. Quelqu'un répondit : "Eh bien, fais toi-même la chose." » C'est alors que je pris une rapide décisioon : "Soit ! L'un de nous » doit être le chien sanglant. Je ne recule pas devant la responsabilité." » Reinhardt déclara qu'il n'en attendait pas moins. Par une décision » verbale du conseil, des pouvoirs très étendus me furent confiés pour » ramener l'ordre à Berlin. »

Quelques jours après, le 15 janvier 1919, l'insurrection Spartacienne était étouffée dans le sang. La trahison du parti social-démocrate indépendant, l'alliance ouverte du gouvernement « rouge » d'Ebert-Scheidemann avec les assassins professionnels de l'armée impériale avaient tracé à jamais un fossé funèbre entre le socialisme nationalisateur ou capitalisme d'Etat et le communisme d'expropriation et d'émancipation intégrales. Le premier se caractérisait comme le dernier mot de la politique bourgeoise, le second comme le seul moyen de salut des classes ouvrières hors du chaos capitaliste actuel.

Cette démonstration par le fait avait coûté le sang prolétarien le plus précieux, mais sans doute l'expérience n'en avait pas été payée encore assez cher : les deux plus grands flambeaux qui aient jamais éclairé la révolution des prolétaires par eux-mêmes allaient sombrer dans la la nuit. Karl et Rosa, héros et guides des masses, lâchement assassinés allaient retrouver dans le même champ de repos les assiégés du *Vorwaerts,* massacrés sous le drapeau parlementaire pour le compte des propriétaires de ce journal « socialiste », et d'autres victimes anonymes d'une lutte désespérée pour la liberté et pour le pain.

Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg prirent une part considérable aux luttes des Spartakistes.

Rosa Luxembourg était polonaise ; elle vint d'abord à Berlin comme étudiante. Là elle adhéra au Parti Social-démocrate allemand et entra immédiatement en opposition avec les chefs de ce parti. Bebel disait à son sujet : « Elle est le seul homme dans le Parti ». Pendant la révolution russe de 1905 elle retourna en Pologne et participa aux mouvements insurrectionnels des ouvriers. De retour en Allemagne, elle publia une brochure qui résumait ses expériences de la révolution russe. Les chefs réformistes du P. S. D. ne voulurent rien en savoir. Car pour ces chefs, le parti était tout, c'est lui qui devait prendre en main la cause des ouvriers, tandis que Rosa Luxembourg se basait sur l'action spontanée des masses. Pendant la guerre, elle publia avec l'aide de ses amis les « Lettres de Spartacus » qui donnèrent leur nom au mouvement tout entier. Les premières de ces lettres étaient hectographiées, les suivantes imprimées secrètement. Dans ces « Lettres de Spartacus » elle attaquait non seulement le militarisme allemand, mais son vassal le Parti Social-Démocrate. Même après avoir été jetée en prison par le gouvernement impérial, elle trouva le moyen de travailler pour les « Lettres de Spartacus ».

Chez Karl Liebknecht l'homme de sentiment prenait le pas sur le théoricien. Chez Luxembourg, c'était le contraire. Liebknecht, aux premiers jours de la guerre, suivait encore la discipline de parti au point de voter les crédits de guerre. Mais déjà trois mois après, Liebknecht votait contre les crédits et par conséquent contre la guerre, contre la discipline de l'impérialisme allemand et contre celle du Parti.

A cause de son vote contre les crédits de guerre, Liebknecht fut l'objet de voies de fait de la part des députés patriotes ameutés contre lui. A partir de ce jour, il ne cessa de lutter aux côtés de Rosa Luxembourg contre la guerre impérialisme et pour la révolution socialiste. Ni la militarisation, ni le bagne, ni les menaces de mort ne purent le détourner désormais de ce qu'il considérait comme l'accomplissement de son devoir. Sa parole enflammée, passant à travers ses écrits, s'envolait par dessus les murailles des casernes, la boue des tranchées, elle franchissait l'enceinte du bagne comme elle avait franchi celle du parlement pour devenir chair et sang dans les masses ouvrières.

Une expression passée en proverbe dit que si Rosa Luxembourg était la tête du mouvement spartakiste, Karl Liebknecht en était le cœur. En réalité, chacun d'eux appartenait tout entier, avec toutes ses facultés et tout son être à une cause dont la vie se confondait à la leur.

Spartacus était né avec eux, ils devaient mourir avec lui.

Aujourd'hui, la fosse commune de Berlin-Lichtenberg, avec ses morts étroitement rangés côte-à-côte, sa terre molle où ne pousse ni gazon ni fleur, et ses plaques uniformément gravées au nom des victimes sans autre mention qu'une double date : naissance et sacrifice — garde austèrement le souvenir des *premiers milliers* d'ouvriers allemands tombés en 1919 pour la cause prolétarienne. Là, Luxembourg, Liebknecht, Iogichès, voisins de tombe, sont fraternellement mélés à leurs obscurs camarades, sans que rien les distingue au milieu de ce charniers des victoires réactionnaires. La haine réservée aux éveilleurs de conscience monte la garde autour d'eux qui n'ont pas voulu être « les chefs ».

Ce rôle, ils se l'étaient déniés par la bouche de Liebknecht, qui refusa des mains de la social-démocratie l'offre de constituer le pouvoir central après l'abdication de l'empereur, et proclama aux ouvriers du haut du balcon impérial : « C'est à vous de prendre en main vos propres destinées ! »... *Ni Dieu, ni César, ni Tribun,* chacun d'eux ne fut rien de plus comme vivant qu'un enseignement, comme combattant qu'un exemple, et comme cadavre qu'un appel de plus à la grande liquidation de tous les comptes : la révolution mondiale des travailleurs. Leur mort fut seulement une signature solennelle au bas du *Programme de la Ligue Spartakus,* rédigé par eux deux mois auparavant, et qui mérite d'être gardé en mémoire par le prolétariat occidental comme étant probablement le programme le plus avancé qui fut jusqu'alors mis à l'ordre du jour d'une révolution ouvrière.

QUE VEUT SPARTACUS?

(Programme du Spartakusbund).

I

Le 9 novembre, les ouvriers et les soldats ont détruit le vieux régime en Allemagne. Sur les champs de bataille de France s'étaient dissoutes les illusions sanglantes d'une domination mondiale par le sabre prussien. Les bandes de criminels qui avaient allumé l'incendie universel et poussé l'Allemagne dans une mer de sang, se sont trouvés au bout de leur latin. Et le peuple, si longtemps dupé, si longtemps oublieux de tout sentiment de culture, d'honneur et d'humanité, s'est au bout de quatre ans réveillé de son sommeil de pierre en face de l'abîme.

Le 9 novembre, le prolétariat s'est soulevé et il a secoué le joug infâme. Les Hohenzollern ont été chassés par les ouvriers et les soldats formés en conseils.

Mais les Hohenzollern n'étaient rien de plus que les commis de la bourgeoisie impérialiste et des hoberaux. La bourgeoisie avec sa domination de classe : voilà la vraie coupable de la guerre mondiale, en Allemagne comme en France, en Russie comme en Angleterre, en Europe comme en Amérique. Les capitalistes de tous les pays : tels sont les vrais instigateurs de l'assassinat des peuples. Le monstre insatiable dont la gueule sanglante a englouti millions sur millions de vies humaines, c'est le capitalisme international.

La guerre mondiale a placé la société devant l'alternative : ou bien continuation du capitalisme, avec, comme perspectives prochaines, une nouvelle guerre et la chûte dans le chaos, ou bien le renversement des exploiteurs capitalistes.

Par la guerre, la domination bourgeoise a fait l'épreuve négative de ses droits à l'existence ; elle n'est plus en état de tirer la société du terrible effondrement économique que l'orgie impérialiste a laissé derrière soi.

Des moyens de production ont été anéantis en quantités inouïes ; des millions de forces de travail, les rameaux les meilleurs et les plus vigoureux de la classe ouvrière, ont été frappés de mort. Quant à ceux qui restent en vie, la misère et le chômage les attendent en ricanant au seuil de leur foyer. L'épuisement par la faim et les maladies menace de détruire la force du peuple dans sa racine. La banqueroute financière de l'Etat s'annonce comme résultat inévitable du fléau monstrueux des dettes de guerre.

Pour sortir de ce désordre sanglant, pour échapper à l'abîme béant, il n'y a pas d'autre recours, d'autre chemin, d'autre salut que dans le

socialisme. Seule la Révolution mondiale du prolétariat peut introduire l'harmonie dans ce chaos, peut assurer à tous du travail et du pain, peut mettre fin à l'entr'égorgement des peuples, peut apporter à l'humanité épuisée dans sa chair ce qu'elle attend depuis si longtemps : la Paix, la Liberté, une civilisation véritable. *A bas le Salariat !* Voilà la solution de l'heure. Au travail salarié et à la domination de classe, il faut substituer le travail en camaraderie. Les instruments de travail doivent cesser d'être le monopole d'une classe, ils doivent devenir le bien commun de tous. Plus d'exploiteur, plus d'exploité ! Régulation de la production et de la distribution des produits dans l'intérêt de tous. Abolition des formes de production actuelles, qui ne sont qu'exploitation et que contrainte ! du commerce actuel, qui est basé sur la fraude et le vol !

A la place des patrons et de leurs esclaves salariés : libre coopération des camarades de travail ! Le travail ne sera plus une torture pour personne quand il sera un devoir pour tout le monde ! Que la faim ne soit plus dès aujourd'hui la malédiction du travail, mais sa revanche sur les fainéants et les parasites !

Pour la première fois dans une telle société seront déracinés la haine des peuples et le servage. Ce n'est que par l'avènement révolutionnaire d'une telle société que la terre cessera d'être deshonorée par l'assassinat des hommes. Et c'est seulement de ceci qu'on pourra dire : *cette guerre sera la dernière des guerres.*

Le socialisme est à cette heure le seul espoir de l'humanité. Au-dessus des murailles croulantes du monde capitaliste flamboient en lettres de feu les mots du « Manifeste communiste » : *Socialisme ou chute dans la barbarie.*

II

La réalisation de l'ordre social communiste est la tâche la plus impérieuse qui soit jamais échue à une classe et à une révolution dans toute l'histoire du monde. Cette tâche implique un complet renversement de l'Etat, une subversion générale de toutes les bases économiques et sociales du monde actuel.

Ce renversement, cette subversion ne peuvent résulter des décrets d'une administration quelconque, d'une commission ou d'un parlement ; l'initiative et l'accomplissement n'en peuvent être assurés que par les masses populaires elles-mêmes.

Dans toutes les révolutions précédentes, ce fut une petite minorité du peuple qui prit la direction de la lutte révolutionnaire, qui lui donna un but et une orientation, et qui se servit de la masse comme d'un instrument pour conduire à la victoire ses propres intérêts, les intérêts d'une minorité. La révolution socialiste est la première qui ne puisse être menée à la victoire que dans l'intérêt de la grande majorité, et par l'action de la grande majorité des travailleurs.

La masse du prolétariat n'est pas seulement appelée à fonder la Révolution dans la connaissance claire de ses buts et de ses orientations. Elle doit aussi, en elle-même, par son activité propre, mener pas à pas le socialisme à la vie.

L'essence de la société socialiste consiste en ceci que la grande masse travailleuse cesse d'être une masse dirigée, mais au contraire se met à vivre par elle-même toute la vie active politique et économique, à la diriger par son auto-détermination toujours plus consciente et plus libre.

Depuis les instances supérieures de l'Etat jusqu'aux dernières des communes, la masse prolétarienne doit liquider les organes de domination de l'hégémonie bourgeoise : conseil des ministres, parlement, municipalités.

A cet effet, elle doit s'emparer du pouvoir par ses propres organes de classe. A travers ses Conseils d'ouvriers et soldats, elle aura donc à occuper tous les postes, à surveiller toutes les fonctions, à mesurer toutes les nécessités sociales à ses propres intérêts de classe et aux tâches socialistes. Seule une influence réciproque constamment vivante entre les masses populaires et leurs organes, les Conseils d'ouvriers et de soldats, peut assurer la conduite de la société dans un esprit communiste.

De même, le renversement économique ne peut s'accomplir que comme un procès de l'action responsable des masses prolétariennes. Les décrets purs et simples des instances révolutionnaires supérieures sont en eux-mêmes une formule vide. C'est seulement par l'activité propre de l'ensemble des ouvriers que la parole se fera chair — c'est dans la lutte acharnée contre le capital, corps à corps, usine par usine, dans la lutte directe de masse, dans la grève, dans l'édification d'organes permanents, dans leur constitution en une classe, que les ouvriers peuvent trouver la route du contrôle prolétarien sur la production et finalement s'en approprier effectivement toute la direction.

Les masses prolétariennes doivent apprendre, de machines mortes que le capital met en œuvre dans le procès social de production, à devenir des dirigeants pensants, libres, agissants, de cette même production sociale. Ils doivent acquérir le sentiment de leur responsabilité de citoyens vis-à-vis de la collectivité, unique dépositaire de toute la richesse sociale. Ils doivent montrer du zèle en l'absence du fouet patronal, une productivité soutenue sans garde-chiourme capitalistes, de la discipline sans contrainte et de l'ordre sans domination. Le plus haut idéalisme dans l'intérêt de la collectivité, l'esprit d'initiative d'un véritable civisme — sont pour la société communiste une base morale indispensable, comme le sont pour le capitalisme l'abrutissement, l'égoïsme et la corruption.

Toutes les vertus civiques du socialisme, de même que les connaissances et les capacités nécessaires pour la conduite des entreprises socialistes, la masse ouvrière ne peut les acquérir que par sa propre activité, son expérience propre.

L'émancipation de la classe ouvrière doit être son œuvre propre.

III

Toutes les classes dominantes ont toujours défendu leurs privilèges jusqu'au bout avec l'énergie la plus acharnée. Les patriciens de Rome comme les barons féodaux du moyen-age, les cavaliers anglais comme les marchands d'esclaves américains, les boyards valaques comme les patrons des tissages lyonnais — tous ont versé des torrents de sang, tous ont marqué leur chemin par les cadavres des victimes et la cendre des incendies, tous ont provoqué à la guerre civile et recouru à la haute-trahison, dans le seul but de maintenir leurs privilèges et leurs pouvoirs.

La classe des capitalistes impérialistes, dernier rejet des castes exploiteuses, surenchérit en bestialité, en cynisme effronté, en ignominie sur tous ses prédécesseurs. Pour défendre son Saint des Saints : le profit et le monopole de l'exploitation, elle emploiera les dents et les ongles, elle utilisera au maximum chacune des méthodes froidement implacables qui ont fait leur apparition quotidienne dans l'histoire de la politique coloniale et dans la dernière guerre mondiale. Elle déchaînera le ciel et l'enfer contre la révolution prolétarienne. Elle mobilisera la paysannerie contre les villes, elle excitera les couches arriérées du prolétariat à frapper leur propre avant-garde ; elle fera de ces officiers des organisateurs de massacres, elle paralysera chaque mesure socialiste par les mille et un moyens de la résistance passive, elle lancera à la gorge de la gorge de la révolution une meute de Vendées, elle aura recours à l'ennemi extérieur, au sabre assasin des Clémenceau, Lloyd Georges et Wilson, pour sauver sa domination intérieure. Elle transformera plutôt le pays en un tas de ruines fumantes qu'elle ne renoncera de bon gré à l'esclavagisme du salariat.

Toutes ces résistances devront être brisées pas à pas, avec un poing de fer, avec une énergie inébranlable. Il faut opposer à la violence de la contre-révolution bourgeoise la violence révolutionnaire du prolétariat tout entier. Aux guet-apens, aux pièges et aux traquenards de la bourgeoisie, l'implacable clarté du but, la vigilance et l'initiative permanente des masses ouvrières. Au danger menaçant de la contre-révo ution, l'armement du peuple et le désarmement des classes possédantes. Aux manœuvres bourgeoises d'obstruction parlementaire, l'activité intensifiée des organisations de masse dans l'usine et à l'armée. A l'omniprésence et aux inépuisables moyens de pouvoir de la société bourgeoise, la puissance élevée à son plus haut degré de concentration, de cohésion et d'intensité de toute la classe travailleuse. Front inébranlable de tout le prolétariat allemand : le sud avec le nord, celui des villes et celui des campagnes, les ouvriers et les soldats. Contact actif et vivace de la révolution allemande avec l'Internationale : élargissement de la révolution allemande en révolution mondiale du prolétariat. Tels sont les fondements de granit indispensables pour asseoir l'édifice de l'avenir.

La lutte pour le socialisme est la plus violente des guerres civiles que l'histoire ait jamais vue, et la révolution prolétarienne doit prendre, en vue de cette guerre civile, toutes les dispositions nécessaires, elle doit acquérir, pour le mettre à profit, l'art de combattre et de vaincre.

Cette mise sur le pied de guerre des masses compactes du peuple travailleur revêtues de tout le pouvoir politique en vue des tâches de la révolution, c'est cela qui est la « dictature du prolétariat » et en même temps la *vraie* démocratie. Ce n'est pas là où les esclaves salariés à côté des capitalistes, les prolétaires de la campagne à côté des seigneurs, siègent « sur pied d'égalité » pour débattre « leurs intérêts communs » à la manière parlementaire, que la démocratie *existe* — mais c'est là où les masses prolétariennes aux millions de têtes prennent eux-mêmes dans leurs mains calleuses le marteau du pouvoir et l'assènent sur la nuque de la classe dominante, oui, c'est là seulement qu'est la vraie démocratie.

Le reste n'est qu'une tromperie pour le peuple.

IV

Pour permettre au prolétariat de réaliser les tâches qui précèdent voici les propositions pratiques mises en avant par la Ligue Spartacus :

A) Mesures immédiates d'auto-protection de la Révolution.

1. Désarmement de toute la police, de tous les officiers et des soldats non-prolétariens. Désarmement de tous ceux qui s'apparentent aux classes dominantes.

2. Réquisition de tous les dépôts d'armes et de munitions, ainsi que des entreprises d'approvisionnement par la main des Conseils d'ouvriers et soldats.

3. Armement de toute la population prolétarienne mâle et adulte comme milice ouvrière. Formation d'une garde prolétarienne des conseils comme partie active de la milice chargée de défendre la révolution en permanence contre les coups de forces et les traîtrises de la réaction.

4. Dans l'armée, suppression du pouvoir de commandement des officiers et sous-officiers. Les hommes de troupe leur substituent des chefs élus et constamment révocables. Suppression de l'obéissance militaire passive et de la justice militaire. Discipline librement consentie.

5. Exclusion des officiers et des capitulards hors de tous les Conseils de soldats.

6. Suppression de tous les organes politiques et administratifs de l'ancien régime auxquels se substituent les hommes de confiance des Conseils d'ouvriers et de soldats.

7. Création d'un tribunal révolutionnaire qui jugera en dernière instance les principaux responsables de la guerre et de sa prolongation, les deux Hohenzollern, Ludendorf, Hindenbourg, Tirpitz et leurs complices, de même que tous les conspirateurs de la contre-révolution.

8. *Réquisition immédiate de toutes les subsistances pour assurer l'alimentation du peuple.*

B) Premières Mesures sur le plan politique et social.

1. Liquidation des Etats isolés dans le Reich ; république socialiste une et indivisible.

2. Suppression de tous les parlements et de toutes les municipalités Leurs fonctions seront assumées par les Conseils d'ouvriers et de soldats, et par les comités et organes qui en relèvent.

3. Elections aux Conseils d'ouvriers dans toute l'Allemagne, avec la participation de toute la population ouvrière des deux sexes. à la ville et à la campagne, sur la base de l'entreprise. De même, élections aux Conseils de soldats par les hommes de troupe, à l'exclusion des officiers et des capitulards. Droit pour les ouvriers et soldats de révoquer en tout temps leurs délégués.

4. Election par les délégués aux Conseils d'ouvriers et de soldats de toute l'Allemagne, d'un Conseil central des conseils, qui aura à nommer dans son sein une délégation exécutive, comme instance suprême du pouvoir à la fois législatif et administratif.

5. Réunion du Conseil central des conseils, au moins tous les trois mois pour commencer, avec chaque fois complète réélection des membres, de façon à maintenir un contrôle permanent sur l'activité de l'exécutif et un contact vivant entre les masses des Conseils locaux d'ouvriers et de soldats dans le pays et le plus haut organe de leur pouvoir. Droit pour les conseils locaux d'ouvriers et de soldats de révoquer et de remplacer à tout moment leurs représentants au Conseil Central, au cas où ceux-ci ne se conduiraient pas dans le sens de leurs mandants. Droit pour l'Exécutif de nommer et de révoquer les commissaires du peuple et toute l'administration centrale, sous le contrôle du Conseil central.

6. Abolition de tous les privilèges, ordres et titres. Egalité complète des sexes devant la loi et devant la société.

7. Introduction des lois sociales décisives, raccourcissement de la journée de travail en vue de remédier au chômage et de tenir compte de l'affaiblissement corporel des ouvriers pendant la guerre mondiale. Journée de travail de six heures au maximum.

8. Transformation immédiate des conditions d'alimentation, d'habitation, d'hygiène et d'éducation dans le sens et l'esprit de la révolution prolétarienne.

C) Revendications économiques immédiates

1. Confisquer toutes les fortunes et revenus dynastiques au profit de la collectivité.

2. Annuler toutes les dettes d'Etat et toutes les autres dettes publiques, de même que tous les emprunts de guerre, à l'exception des souscriptions inférieures à un certain niveau, que fixera le Conseil central des conseils d'ouvriers et de soldats.

3. Exproprier la propriété foncière de toutes les entreprises agraires grosses et moyennes ; former des coopératives agricoles socialistes avec une direction unifiée et centralisée pour tout le pays ; les petites entreprises paysannes resteront entre les mains des exploitants jusqu'à ce que ceux-ci se rattachent volontairement aux coopératives socialistes.

4. Suppression de tous droits privés sur les banques, les mines et carrières, et toutes les autres entreprises importantes de l'industrie et du commerce, au profit de la république des conseils.

5. Exproprier toutes les fortunes à partir d'un certain niveau qui sera fixé par le Conseil central des conseils d'ouvriers et de soldats.

6. La république des conseils s'empare de l'ensemble des transports publics.

7. Election dans chaque usine d'un conseil d'usine qui aura à régler les affaires intérieures en accord avec les conseils d'ouvriers, à fixer les conditions de travail, à contrôler la production, et finalement, à se substituer complètement à la direction de l'entreprise.

8. Formation d'une commission centrale de grève, groupant les délégués des conseils d'usines engagés dans le mouvement gréviste à travers tout le pays. Cette commission aura à coordonner la direction des grèves en face de l'Etat et du capital, et à leur assurer le soutien extrêmement énergique de l'arme politique des conseils d'ouvriers et de soldats.

D) Taches Internationales

Reprise immédiate des relations avec les prolétaires de l'étranger, pour poser la révolution socialiste sur une base internationale et pour imposer et maintenir la paix par la fraternisation internationale et le soulèvement révolutionnaire du prolétariat dans chaque pays.

V

...Voilà ce que veut la Ligue Spartacus.

Et parce que Spartacus veut cela, parce qu'il est le metteur en garde, l'entraîneur, la conscience socialiste de la révolution, il est en butte à la haine, aux persécutions et aux calomnies de tous les ennemis déclarés ou secrets de la révolution et du prolétariat.

Crucifiez-le ! crient les capitalistes qui tremblent pour leurs coffres-forts.

Crucifiez-le ! crient les petits-bourgeois, les officiers, les anti-sémites, les laquais de presse de la bourgeoisie, qui tremblent pour les pots-de-vins que leur assure la domination de classe des capitalistes.

Crucifiez-le ! crient les Judas-Scheidemann, qui ont vendu les ouvriers à la bourgeoisie et qui tremblent pour leurs trente deniers de domination politique.

Crucifiez-le ! répètent encore en écho les couches trompées, aveuglées,

et bafouées des ouvriers et des soldats, qui ne comprennent pas qu'ils tournent leur fureur contre leur propre chair et leur propre sang, lorsqu'ils la tournent contre *Spartacus*.

Dans la haine, dans la calomnie contre la Ligue Spartacus, se rassemble tout ce qui est contre-révolutionnaire, hostile au peuple, ennemi du socialisme, tout ce qui est à double face, tout ce qui craint la lumière — et tout ce qui est privé de clarté. — Par là-même se vérifie qu'en elle bat le coeur de la révolution, et que l'avenir lui appartient.

La Ligue Spartacus n'est pas un parti qui voudrait arriver par-dessus les masses ouvrières, ou par ces masses elles-mêmes, à établir sa domination, la Ligue Spartacus veut seulement être en toute occasion la partie du prolétariat la plus consciente du but commun ; celle qui, à chaque pas du chemin parcouru par toute la large masse ouvrière, rappelle celle-ci à la conscience de ses tâches historiques ; celle qui représente dans chaque stade particulier de la révolution son aboutissement final, et dans chaque question locale ou nationale les intérêts de la révolution mondiale des prolétaires.

La Ligue Spartacus se refuse à participer au pouvoir gouvernemental côte à côte avec les hommes de paille de la bourgeoisie, les Ebert-Scheidemann. Elle voit dans une collaboration de ce genre une trahison aux principes du socialisme, un renforcement de la contre-révolution, un acte qui paralyserait l'essor populaire.

La Ligue Spartacus se refusera de même à accéder au pouvoir à la place des dirigeants actuels, lorsque Scheidemann-Ebert auront fait leur temps, et par la simple raison que les Indépendants, par leur politique de collaboration, se seraient perdus dans l'impasse. Il décline de devenir leur associé ou de leur succéder.

Si Spartacus s'empare du pouvoir, ce sera sous la forme de la volonté claire, indubitable de la grande majorité des masses prolétariennes dans toute l'Allemagne, et pas autrement que comme la force de leur consciente adhésion aux perspectives, aux buts et aux méthodes de lutte propagées par la Ligue Spartacus.

La révolution prolétarienne ne peut se frayer un chemin vers la pleine clarté et la pleine maturité que degré par degré, pas à pas, sur le long chemin de souffrance de ses expériences propres et par une série amère de défaites et de victoires. La victoire de Spartacus ne se place pas au commencement, mais à la fin de la révolution ; elle est identique à la victoire définitive des masses aux millions de têtes qui ne font que s'engager aujourd'hui sur le chemin du socialisme.

Debout, prolétaire ! A la lutte ! Il y va d'un monde entier à conquérir, et d'un monde entier à combattre. Dans cette bataille de classe de l'histoire mondiale vers les buts les plus hauts de l'humanité, il n'y a de parole possible avec l'ennemi que les pouces sur les yeux et le genoux sur la poitrine.

DISCOURS sur le PROGRAMME

par Rosa Luxembourg.

Si nous assumons, aujourd'hui, la tâche de discuter et d'adopter notre programme, ce n'est pas pour le motif purement formel que nous avons constitué hier un parti autonome et neuf, et qu'un nouveau parti est obligé de justifier officiellement son existence au moyen d'un nouveau programme. Cette élaboration d'un programme a sa nécessité dans de grands événements historiques : nous sommes arrivés à un moment où le programme du prolétariat, traditionnellement élevé sur la base social-démocrate, socialiste-réformiste, doit être édifié à nouveau dans son ensemble sur une base toute différente.

Un nouveau Manifeste du Communisme.

En agissant ainsi nous revenons à la situation qu'occupaient Marx et Engels, lorsqu'ils s'attaquèrent, voilà soixante-dix ans, à la rédaction du « Manifeste Communiste ».

Vous savez que le Manifeste Communiste traitait du socialisme, de sa réalisation et de la révolution prolétarienne *comme tâches immédiates de l'heure*. Telle était la position que défendaient Marx et Engels dans la révolution de 1848, et qu'ils considéraient aussi comme la base réelle de l'action prolétarienne au sens international. A cette époque ils pensaient — et toutes les têtes du mouvement prolétarien pensaient comme eux — que l'histoire imposait comme une nécessité actuelle l'instauration du régime socialiste...

... Ils pensaient aussi qu'il suffisait d'accomplir la révolution politique, de s'emparer du pouvoir d'Etat pour qu'immédiatement le socialisme prit corps. Vous savez que, par la suite, Marx et Engels ont complètement révisé ce point de vue. Voici ce qu'ils en disent dans la préface qu'ils ont rédigée ensemble pour l'édition de 1872 du « Manifeste », en se reportant aux conclusions du chapitre II (mesures pratiques pour l'établissement du socialisme) :

« Ce passage aujourd'hui devrait être modifié en plusieurs de ses » termes. Des progrès immenses ont été accomplis par la grande in- » dustrie au cours du dernier quart de siècle. La classe ouvrière a » suivi, dans son organisation en parti, un chemin parallèle à ce déve- » loppement capitaliste. Enfin des expériences pratiques ont eu lieu, » d'abord celle de la Révolution de février, ensuite et surtout la Com-

» mune, pendant laquelle le prolétariat a eu entre les mains, pour la » première fois, et pendant deux mois, l'exercice du pouvoir politique. » Ces expériences font paraître périmés plus d'un passage de notre » exposé de programme. En particulier la Commune a prouvé que la » *classe ouvrière n'est pas en état de simplement s'emparer du mécanisme* » *politique existant, et de le mettre en marche pour son service.* »

Que disait-il, ce passage auquel Marx et Engels faisaient allusion et et qu'ils désignaient comme dépassé par la critique des événements ?

« Le prolétariat usera de sa suprématie politique pour arracher peu » à peu à la bourgeoisie tous les capitaux, pour centraliser entre les » mains *de l'Etat, c'est-à-dire du prolétariat constitué en classe diri-* » *geante,* les instruments de production, et pour accroître au plus vite » la masse disponible des forces productrices. »

« Il va de soi que cela impliquera dans la période de début, des » infractions despotiques au droit de propriété et aux conditions bour- » geoises de la propriété. Des mesures devront être prises qui, sans » doute, paraîtront insuffisantes et auxquelles on ne pourra s'en tenir, » mais qui, une fois le mouvement commencé, mèneront à des mesures » nouvelles et seront indispensables à titre de moyens pour révolutionner » tout le régime de production. Ces mesures, évidemment, seront dif- » férentes en des pays différents. Cependant les mesures suivantes » seront assez généralement applicables, surtout dans les pays les plus » avancés :

« 1° Expropriation de la propriété foncière ; affectation de la rente » foncière aux dépenses de l'Etat.

« 2° Impôt fortement progressif.

« 3° Abolition de l'héritage.

« 4° Confiscation des biens de tous les émigrés et rebelles.

« 5° Centralisation du crédit aux mains de l'Etat, par le moyen » d'une banque nationale constituée avec les capitaux de l'Etat, et » jouissant d'un monopole exclusif.

« 6° Centralisation des transports dans les mains de l'Etat.

« 7° Multiplication des manufactures nationales, des instruments na- » tionaux de production : défrichement et amélioration des terres cul- » tivables d'après un plan d'ensemble.

« 8° Travail obligatoire pour tous : organisation d'armées industri- » elles, notamment en vue de l'agriculture.

« 9° Réunion de l'agriculture et du travail industriel ; préparation » de toutes les mesures capables de faire disparaître progressivement » la différence entre la ville et la campagne.

« 10° Education publique et gratuite de tous les enfants. Abolition » des formes actuellement en usage du travail des enfants dans les » fabriques. Réunion de l'éducation et de la production matérielle, etc. »

Vous voyez que devant Marx et Engels se posaient alors, quoique d'une façon différente, les mêmes tâches devant lesquelles nous sommes directement placés aujourd'hui : la mise en pratique du socialisme.

Marx et Engels avaient abandonné, après les déceptions de 1848, le point de vue selon lequel le prolétariat était actuellement et directement capable de réaliser le socialisme. Dans tous les pays, étaient nés des partis de démocratie socialiste qui défendaient un point de vue très différent du point de vue communiste révolutionnaire. On fut amené à réduire les perspectives immédiates à la petite lutte quotidienne, tant politique qu'économique, de façon à constituer, lentement et par étapes, les armées prolétariennes appelées à réaliser le socialisme, quand le capitalisme se trouverait mûr.

***

Soixante-dix ans nous séparent de l'époque à laquelle appartenait le programme que nous venons de citer, et la dialectique de l'histoire veut que nous en revenions aujourd'hui à l'attitude que Marx et Engels avaient adoptée alors — puis abandonnée après l'avoir reconnu historiquement erronée.

Ils avaient d'ailleurs de bonnes raisons pour cela, mais le développement capitaliste qui s'est effectué entre temps nous a amené à penser que ce qui était alors une erreur est aujourd'hui une position juste, en ce sens qu'aujourd'hui, c'est une tâche immédiate d'atteindre les objectifs devant lesquels Marx et Engels avaient été placés en 1848.

Par contre entre ce stade primitif révolutionnaire du socialisme, et notre conception, notre tâche actuelles, s'intercale tout un développement pacifique, non seulement du capitalisme, mais aussi du mouvement socialiste et ouvrier — en particulier, en Allemagne, terre d'élection du réformisme social-démocrate. —

***

Ce revirement, qui servit de base nouvelle au programme socialiste, a revêtu, en Allemagne surtout,, une forme très caractéristique. Ainsi, jusque dans son effondrement du 4 août, la social-démocratie manifestait son attachement aux termes mêmes du programme d'Erfurt, dans lequel les revendications minimales s'étalaient au premier plan, et où le socialisme n'apparaissait que comme une étoile brillant au loin, comme un but final. *Mais ce qui est plus important que la lettre d'un programme, c'est la manière dont on conçoit le programme dans l'action pratique* : et c'est un document fondamental dans l'histoire du marxisme et du mouvement ouvrier, la préface écrite par Engels en 1895 pour « La Lutte de Classe en France », qui définissait ce contenu pratique du programme.

Inventaire critique du Marxisme.

... Ce n'est pas à cause de son intérêt purement historique que j'aborde cette question ; c'est un problème actuel, c'est la tâche historique que nous avons devant nous, qui nous oblige à mettre aujourd'hui notre programme sur le terrain où se plaçaient jadis Marx et Engels, en 1848. Les changements amenés par le développement historique nous imposent le devoir de réviser à fond et en toute clarté la conception pratique qui a conduit la social-démocratie allemande jusqu'à l'effondrement du 4 août. C'est cette révision que nous nous proposons de faire ici par un acte officiel.

... Quelle a été la conception d'Engels dans la fameuse préface de « La Lutte de Classe en France » de Marx (écrite en 1895, donc déjà après la mort de Marx) ? Remontant jusqu'en 1848, il y dit que la conception suivant laquelle on se trouverait devant une révolution socialiste imminente a été renversée alors par les événements. Et il continue ainsi :

« L'histoire nous a donné tort, à nous et à tous ceux qui avaient » un point de vue analogue. Elle a montré que le degré de développe- » ment économique sur le continent était alors bien loin d'être assez » avancé pour permettre la liquidation du mode de production capita- » liste ; et la preuve en est dans la révolution technique-économique » qui, depuis 1848, s'est étendue à travers tout le continent, et, à elle » seule, a introduit effectivement la grande industrie en France, Autriche, » Hongrie, Pologne, et récemment jusqu'en Russie. Cette révolution » s'est faite entièrement sur la base capitaliste, qui était donc encore » susceptible d'extension en 1848 ».

Ensuite, il expose comment la situation a évolué depuis, et en arrive à la question pratique des tâches du parti en Allemagne :

« La guerre de 1870-71 et la défaite de la Commune ont transporté » momentanément le centre de gravité du mouvement ouvrier de la » France vers l'Allemagne, comme Marx l'a prédit. A la France, il » fallait naturellement des années pour se remettre de la saignée du » mois de mai 1871. En Allemagne cependant, où l'avalanche des mil- » liards français fit croître l'industrie comme l'atmosphère d'une serre » chaude, la social-démocratie se développa bien plus vite et d'une » manière plus tenace que le capitalisme lui-même. L'intelligence avec » laquelle les ouvriers allemands utilisèrent le suffrage universel, in- » troduit en 1866, a porté rapidement ses fruits. Tout le monde peut » constater le développement extraordinaire du parti par des chiffres » indiscutables ».

Suit ensuite la fameuse énumération marquant l'accroissement des voix social-démocrates, d'une élection au Reichstag à l'autre, jusqu'à accumuler les millions ; et voici ce qu'en conclut Engels :

« Cette bonne utilisation du suffrage universel entraina un tout nouveau » mode de lutte du prolétariat, mode qui se développa rapidement. On » s'aperçut que les administrations d'état dans lesquels s'organise le » pouvoir de la bourgeoisie, offrent à la classe ouvrière encore d'autres » moyens de combattre ces mêmes organisations d'état. On participa » aux élections des parlements provinciaux, des conseils municipaux, » des conseils de prudhommes, on disputa à la bourgeoisie chaque » poste. En toutes ces occasions, une bonne partie du prolétariat dit » son mot. Et ainsi la bourgeoisie et le gouvernement en vinrent à » craindre bien plus l'action légale que l'action illégale du parti ouvrier, » bien plus les résultats de l'élection que ceux de la révolte ».

Après quoi, Engels fait une critique détaillée de l'illusion selon laquelle, dans la situation moderne du capitalisme, le prolétariat pourrait obtenir quoi que ce fût par la révolution dans la rue.

Etant donné que nous sommes aujourd'hui en pleine révolution, dans une révolution de rue, avec tout ce qu'elle comporte, je pense qu'il est temps de s'expliquer sur la conception qui avait officiellement cours dans la social-démocratie allemande jusqu'aujourd'hui, et qui est en partie responsable de ce que nous avons vu le 4 août !

Je ne veux pas dire par là qu'Engels, par sa conception, se soit fait personnellement responsable du tour qu'ont pris les choses en Allemagne ; je dis seulement : voilà un document classiquement lapidaire des aberrations dont vivait la social-démocratie allemande, ou plutôt dont elle est morte. Ici, la science d'Engels, toute la connaissance qu'il avait de la technique militaire le conduit à démontrer que c'est pure illusion de croire qu'en l'état actuel du militarisme, de l'industrie et des grandes villes, le peuple ouvrier puisse faire des révolutions dans la rue, et en sortir vainqueur. Et cette confrontation eut deux conséquences :

1° La lutte parlementaire, antithèse de l'action révolutionnaire directe du prolétariat, fut considérée comme seul moyen de la lutte de classe. C'était la chute dans le parlementarisme pur et simple.

2° L'organisation la plus puissante de l'Etat de classe, son instrument le plus effectif, resta complètement hors de cause. On prétendit conquérir le parlement, le faire servir à des fins prolétariennes, et c'est justement l'armée, la masse des prolétaires en uniforme, qui, de prime abord, fut supposée parfaitement inattaquable et inaccessible à toute influence socialiste. La préface parle de la folie qui consiste à

croire que le prolétariat puisse jamais venir à bout de ces soldats pourvus de mitrailleuses et des armes les plus modernes, comme si celui qui est soldat devait être dans tous les cas, et rester une fois pour toutes, le défenseur inébranlable de la classe dominante. Cette erreur jugée du point de vue de nos expériences d'aujourd'hui, serait incompréhensible de la part d'un homme ayant une responsabilité à la tête de notre mouvement, si on ne savait pas dans quelles circonstaces de fait ce document historique a été rédigé.

A l'excuse de nos deux grands maîtres et particulièrement d'Engels qui mourut de beaucoup le dernier, il importe de mentionner qu'Engels écrivit cette préface sous la pression directe de la fraction parlementaire social-démocrate de l'époque. C'était l'époque des lois contre la propagande socialiste — au début des années 90 — et une tendance extrémiste de lutte directe contre la légalité réactionnaire faisait son apparition dans les rangs des ouvriers allemands. Les militants de la gauche du parti tentaient de s'appuyer sur cette réaction spontanée pour empêcher le parti de dégénérer dans un sens purement parlementaire.

Afin de battre théoriquement les éléments avancés et de les soumettre pratiquement, afin de détourner d'eux les larges masses en s'armant de l'autorité des grands maîtres, Bebel et ses amis se retournèrent vers Engels, qui vivait à l'étranger, et en était réduit à se fier à leurs assertions ; ils obtinrent de lui qu'il écrivit cette préface en lui persuadant que le mouvement ouvrier allemand était menacé par une déviation anarchiste et qu'il était tout à fait urgent de l'en sauver. Déjà à ce moment, la fraction parlementaire du parti au Reichstag décidait du sort et des tâches du parti, dans la direction spirituelle comme dans l'application, ce qui était caractéristique de la situation, et cette méthode continua par la suite de plus belle à dominer les agissements de la social-démocratie allemande, jusqu'à la belle expérience du 4 août 1914 — qui fut aussi une proclamation du parlementarisme par et simple.

Mais Engels n'a pas pu connaître les effets, les suites pratiques de l'emploi qu'on fit de sa préface, de sa théorie.

*
**

Quand on connaît les oeuvres de Marx et d'Engels, quand on connaît cet esprit vivant et sincèrement révolutionnaire qui se dégage de tous leurs écrits, de tous leurs enseignements, on est convaincu qu'Engels et Marx s'ils avaient vécu, auraient été les premiers à protester de toutes leurs forces contre les abus qui ont résulté du parlementarisme, contre cet embourbement, cette dégradation du mouvement ouvrier qui s'est manifestée en Allemagne des dizaines d'années avant le 4 août.

Car le 4 août n'est pas tombé du ciel, il n'est pas un tournant brusque, mais une suite logique de ce que nous avons vécu jour par jour pendant les années précédentes.

Marx et Engels auraient été les premiers à freiner et retenir le véhicule d'une main puissante pour qu'il ne s'enlise pas dans la boue... Mais Engels est mort l'année même où il a écrit sa préface. Nous l'avons perdu en 1895. Depuis lors la direction théorique a malheureusement passé des mains d'Engels à celles d'un Kautsky.

Entre les mains de Kautsky, le « marxisme » servit à dénoncer et à briser toute résistance contre le *parlementarisme pur et simple,* cette résistance qui se levait à gauche, dans chaque congrès du Parti, et qui soutenue par un Groupe plus au moins large de camarades, luttait âprement contre la chute dans le marais. *Toute résistance de cette sorte était excommuniée comme anarchisme, anarcho-syndicalisme, ou au minimum comme anti-marxisme.*

Le marxisme officiel servait de couverture à toutes les déviations et à tous les abandons de la véritable lutte de classe révolutionnaire, à toute cette politique de demi-opposition qui condamnait la social-démocratie allemande, et le mouvement ouvrier en général, y compris le mouvement syndical, à s'emprisonner volontairement dans les cadres et sur le terrain de la société capitaliste, sans volonté sérieuse de l'ébranler et de la faire sortir de ses gonds.

Eh bien, aujourd'hui, les circonstances nous permettent enfin de dire dans notre programme d'aujourd'hui : « *la tâche immédiate du prolétariat — en peu de mots — n'est autre que de faire du socialisme une vérité et un fait et de détruire le capitalisme de fond en comble !* »

Nous nous plaçons sur le terrain sur lequel étaient Marx et Engels en 1848 et qu'ils n'ont, en principe, jamais quitté. Maintenant on peut voir ce qu'est le marxisme véritable et ce qu'était cet « Ersatz » du marxisme, dans lequel se vautra si longtemps la social-démocratie allemande comme marxisme officiel. Car vous voyez bien, d'après ses représentants, où en est arrivé ce marxisme aujourd'hui. Il n'y a qu'à regarder les David, Ebert et consorts. Nous voyons chez eux les représentants officiels de la doctrine que, pendant des dizaines d'années, on a fait passer pour le marxisme pur, véritable. Non, le marxisme ne conduit pas dans les rangs de ceux qui font avec les Scheidemann une politique contre-révolutionnaire ! Le marxisme véritable lutte aussi contre ceux qui cherchent à le falsifier, il fouille comme une taupe les fondements de la société capitaliste et il fait qu'aujourd'hui la partie la plus précieuse du prolétariat révolutionnaire marche sous notre étendard, sous l'étendard de la tempête révolutionnaire, il fait que nous avons aussi de l'autre côté, là où semble encore régner la contre-révolution, des partisans et des frères de lutte futurs.

La Révolution sociale à l'ordre du jour.

J'ai déjà dit que la marche de la dialectique historique nous ramène de nouveau au point où se trouvaient Marx et Engels en 1848 lorsqu'ils déroulèrent pour la première fois l'étendard du socialisme international ; mais nous sommes plus riches de tout le développement capitaliste qui s'est effectué depuis ces 70 ans. A l'époque de Marx et d'Engels, lorsqu'on révisa les erreurs, les illusions de 1848, on croyait que le prolétariat avait un chemin infiniment long à parcourir jusqu'à ce que le socialisme puisse devenir une réalité. Il est évident que les théoriciens sérieux ne se sont jamais occupés de fixer un terme quelconque à l'effondrement du capitalisme de façon assez certaine pour que cela constitue un engagement ; mais on supposait vaguement que le chemin serait très long et c'est ce qui ressort de chaque ligne de la préface en question, qu'Engels a écrite en 1895. Alors, nous pouvons à présent, dresser le bilan. Est-ce que le laps de temps n'a pas été très court en comparaison du développement des luttes de classes de jadis ? Soixante-dix ans de développement du grand capitalisme ont suffi pour que nous puissions songer sérieusement à balayer le capitalisme hors du monde. Et plus encore : non seulement nous sommes aujourd'hui en mesure de résoudre cette tâche, non seulement c'est notre devoir envers le prolétariat, mais c'est la seule manière de sauver la société humaine.

Car cette guerre n'a rien laissé subsister de la société bourgeoise, qui ne soit menacé de ruine. Formellement tous les moyens de production et la plus grande partie des moyens de domination sociale sont encore dans les mains des classes dirigeantes : nous ne nous faisons pas d'illusions à ce sujet. Mais ce qu'elles peuvent en faire, à part des tentatives convulsives pour rasseoir sur d'immenses massacres le mécanisme de l'exploitation, n'est que désordre et impuissance. Nous sommes arrivés au point où le dilemne devant lequel se trouve l'humanité d'aujourd'hui se pose de la façon suivante : chute dans la barbarie, ou sauvetage socialiste. Il est impossible que la guerre mondiale procure aux classes dirigeantes une nouvelle issue, car il n'en existe plus sur le terrain de la domination de classe et du capitalisme. Ainsi nous vivons aujourd'hui la vérité que justement Marx et Engels ont formulée pour la première fois, comme base scientifique du socialisme, dans le grand document qu'est le *Manifeste Communiste* : le socialisme deviendra une nécessité historique. Cette vérité nous la vivons dans le sens le plus strict du terme. Le socialisme est devenu une nécessité, non seulement parce que le prolétariat ne veut plus vivre dans les conditions matérielles que lui préparent les classes capitalistes, mais aussi parce que nous sombrerons tous, si le prolétariat ne remplit pas son devoir de classe et ne réalise pas le socialisme.

Voilà donc, camarades, la base générale sur laquelle est érigé le programme que nous adoptons aujourd'hui officiellement et dont vous avez eu le projet dans la brochure *Que veut Spartacus ?* Il se trouve en opposition consciente avec le point de vue défini dans le programme d'Erfurt, en opposition consciente avec toute séparation des exigences immédiates et du but final, le programme minimum pour la lutte politique et économique effaçant le but final socialiste comme programme maximum. En nous opposant consciemment à cette façon de voir, nous liquidons les résultats des soixante-dix dernières années et avant tout le résultat immédiat de la guerre mondiale en disant : il n'y a pas maintenant pour nous de programme minimum ni de programme maximum ; le socialisme est un et indivisible ; et c'est là le minimum que nous avons à réaliser aujourd'hui.

Je ne m'étendrai pas ici sur certaines mesures que nous vous avons soumis dans notre projet de programme, car la possibilité vous est donnée d'autre part de prendre position sur les détails, et cela mènerait trop loin de les envisager ici par le menu. Je considère comme mon devoir de ne caractériser et de ne formuler ici que les grands traits généraux qui distinguent notre position de programme et l'opposent à celle de la social-démocratie allemande officielle, telle qu'elle s'est manifestée jusqu'à ce jour. Par contre, je considère comme plus important et plus urgent de discuter maintenant comment il faut apprécier les circonstances concrètes, sur quoi doivent se baser notre attitude tactique et notre agitation pratique — en partant de la situation politique, du cours qu'a pris la révolution jusqu'ici, et des directives prévisibles de son développement futur.

Discutons de la situation politique selon la conception que j'ai essayé de caractériser, c'est à dire du point de vue de la réalisation du socialisme comme tâche immédiate s'exprimant dans toute mesure prise, par toute attitude définie par nous.

Notre congrès d'aujourd'hui, qui est, comme je crois pouvoir dire fièrement, le congrès constitutif du seul parti socialiste révolutionnaire du prolétariat allemand, coïncide par hasard, ou plutôt par nécessité avec un tournant dans le développement de la révolution allemande elle-même. On peut affirmer que les évènements des jours derniers achèvent la phase première de la révolution allemande. Nous entrons maintenant dans un second stade du développement ; et notre premier devoir comme aussi la première source d'une connaissance meilleure et plus profonde pour l'avenir c'est d'exercer une auto-critique, d'entreprendre un examen sérieux et pratique de ce qui a été fait, de ce qui a été créé et de ce qui a été négligé, afin d'acquérir les méthodes propres et la marche à suivre. Jetons un regard critique sur la première phase de la révolution, qui vient de se clore.

Les illusions et comment elles se dissipent.

Son point de départ fut le 9 novembre. Le 9 novembre fut une révolution pleine d'insuffisances et de faiblesse. Ce n'est pas étonnant. C'était la révolution, survenant après quatre ans de guerre, après quatre ans pendant lesquels le prolétariat allemand, grâce à l'éducation que lui ont fait subir la social-démocratie et les syndicats, a fait preuve d'une telle misère et d'un tel reniement de ses tâches socialistes que nous n'en trouvons l'équivalent dans aucun autre pays. Quand on se place sur le terrain du développement historique — et c'est ce que nous faisons en tant que marxistes et en tant que socialistes — dans cette Allemagne qui a offert l'image horrible du 4 août et des quatre années suivantes, on ne pouvait pas espérer que le 9 novembre 1918 serait une révolution de classe grandiose, consciente de ses buts ; les évènements du 9 novembre étaient pour les trois quarts l'effondrement de l'impérialisme existant plutôt que la victoire d'un principe nouveau.

Le moment était simplement venu où l'impérialisme tel un colosse aux pieds d'argile, pourri à l'intérieur, devait s'écrouler ; il devait s'en suivre un mouvement plus ou moins chaotique, sans but, à peine conscient, dans lequel le principe d'unité, le principe constant et sauveteur n'était résumé que dans le mot d'ordre : *création des conseils d'ouvriers et de soldats*. C'est là le mot de ralliement de cette révolution qui lui a immédiatement donné l'allure particulière d'une révolution socialiste prolétarienne — malgré toutes les insuffisances et les faiblesses du premier moment.

Lorqu'on vient nous parler avec sarcasme des méthodes russes, nous accuser de prendre la queue des bolchéviks, nous ne devons pas oublier de répondre aux ouvriers allemands : où avez-vous appris l'A B C de votre révolution actuelle ? C'est chez les russes que vous l'avez appris : c'est chez eux que sont apparus tout d'abord les conseils d'ouvriers et de soldats.

Et ces petits personnages qui à la tête du gouvernement allemand soit-disant socialiste, d'accord avec les impérialistes anglais, considèrent comme leur fonction d'anéantir les bolchévicks russes, prétendent se baser formellement eux aussi sur des conseils d'ouvriers et de soldats, et ils doivent reconnaître que c'est la révolution russe qui a émis les premiers mots d'ordre de la révolution mondiale. Nous pouvons le dire avec certitude — parce que c'est ce qui résulte de toute la situation - *quel que soit le pays dans lequel, après l'Allemagne, éclatera la révolution, son premier geste sera la création de conseils d'ouvriers et de soldats*.

C'est justement en cela que consiste le lien d'unité internationale de notre méthode, c'est là le mot de ralliement qui distingue notre révolution de toutes les révolutions bourgeoises précédentes. Il est un fait très caractéristique pour les contradictions dialectique dans lesquelles se meut cette révolution, comme d'ailleurs toutes les révolutions. C'est que, dès le 9 novembre, poussant son premier cri, son cri de naissance, pour ainsi dire, elle a trouvé le mot d'ordre qui nous conduit au socialisme : *le pouvoir des conseils prolétariens*.

C'est autour de cette question que se produisit toute l'évolution du mouvement. Il est remarquable que la révolution se soît emparée instinctivement de cette formule des conseils, pour liquider le joug bureaucratique et impérialiste de la guerre. Malheureusement les conseils ont aussitôt laissé échapper, à cause du caractère arriéré, de la faiblesse, du manque d'initiative et de clarté qui se manifesta dans la révolution, la plus grosse part des positions révolutionnaires conquises le 9 novembre. (Les conseils remirent debout l'autorité gouvernementale bourgeoise, en confiant à un ministère Ebert-Haase le soin d'être les plénipotentiaires de l'Allemagne. Et ils firent cela dans la mesure où les masses n'entrevoyaient pas d'autre but immédiat que la conclusion d'un pacte de paix avec les impérialistes de l'Entente. Pour que ce pacte fut accepté par les alliés, il fallait qu'il fut signé par un gouvernement à la manière bourgeoise, soutenu par l'autorité d'un parlement national ; le pouvoir des conseils, au contraire, pouvait bien mener contre l'impérialisme allié la résistance passive ou la guerre civile internationale, mais non pas faire de la diplomatie d'Etat. — Note de l'éditeur —).

Cela montre que la révolution actuelle obéit à la loi impérieuse de la nécessité historique, qui nous garantit que nous atteindrons pas à pas notre but, malgré toutes les difficultés, les complications, et les fautes. D'autre part, si l'on compare ce mot d'ordre ferme et définitif avec les insuffisances de la réalisation pratique, on doit reconnaître qu'il n'y avait là encore que les premiers pas hésitants d'une révolution *qui a encore un effort énorme à fournir et un long chemin à parcourir, avant de pouvoir réaliser son dessein originel*.

La première phase de la révolution qui va du 9 novembre jusqu'à ces jours derniers, est caractérisée par l'abondance des illusions de part et d'autre, et par la faillite de ces illusions.

La plus grave illusion du prolétariat et des soldats ralliés à la révolution fut l'illusion de l'unité sous le drapeau du soi-disant socialisme. Y a-t-il quelque chose de plus caractéristique des faiblesses internes de la révolution du 9 novembre que le fait suivant : Ceux qui se sont mis à la tête du mouvement, deux heures après la révolution, luttaient contrs elle deux heures avant et voulaient l'empêcher à tout prix : c'étaient les Ebert, les Scheidemann et les Haase ! L'idée de l'union des différentes fractions socialistes pour l'unité dans l'allégresse générale, voilà la devise naïve de la révolution du 9 novembre — illusion qui devait

s'achever dans le sang, et qui ne s'est évanouie que dans la réalité de ces derniers jours.

Mais l'illusion de l'unité était aussi du côté des Ebert-Scheidemann, ainsi que du côté de la bourgeoisie — elle était de tous les côtés. L'illusion de la bourgeoisie était qu'en se servant de la combinaison Ebert-Scheidemann et de la république soi-disant socialiste, elle pourrait effectivement contenir les masses prolétariennes et abattre la révolution socialiste. L'illusion du gouvernement Ebert-Haase était qu'en utilisant les masses social-démocrates revenant du front, ils pourraient retenir les masses ouvrières menant à l'usine la lutte de classe socialiste.

Voilà les différentes illusions qui expliquent aussi les évènements de ces temps derniers. Toutes ses illusions s'écroulent aujourd'hui. On a vu que la réunion de Haase-Dittmann et Barth avec Ebert-Scheidemann-Noske sous l'enseigne du « socialisme » n'était tout au plus qu'une feuille de vigne sur la nudité d'une politique contre-révolutionnaire et la vie nous a guéri de cette illusion de la même façon que cela a eu lieu dans toutes les révolutions.

Car il n'existe qu'une méthode par laquelle la révolution guérit infailliblement le peuple de ses illusions : la saignée. Ce fut malheureusement le cas dans toutes les révolutions précédentes, et ici aussi, notre expérience a été payée par du sang ouvrier.

Ce fut le sang des victimes de la Chausséestrasse le 6 décembre, ce fut le sang des marins assassinés le 24 décembre, qui confirmèrent aux larges masses la notion et la vérité suivante : ce que vous avez arrangé là sous l'apparence d'un gouvernement soi-disant socialiste, n'est qu'un gouvernement de la contre-révolution bourgeoise, et celui qui continue à tolérer cet état de choses, travaille contre le prolétariat et contre le socialisme.

Mais, voici que l'illusion de messieurs Ebert-Scheidemann de pouvoir contenir le prolétariat d'une façon durable à l'aide des soldats du front, s'est évanouie aussi. Car quel est le résultat du 6 et du 24 décembre ? Nous avons tous pu constater un abattement profond des soldats ; ils commençaient à regarder d'un œil critique les chefs qui voulaient les utiliser comme chair à canon contre le prolétariat socialiste. Le fait que les différentes troupes du mouvement ouvrier sont amenées peu à peu, par l'expérience amère, à reconnaître le juste chemin de la révolution, est aussi la conséquence des lois du développement objectif et inévitable de la révolution socialiste. On a amené à Berlin des masses fraîches de soldats qui devaient servir de chair à canon pour réprimer les mouvements du prolétariat révolutionnaire, — *et nous savons que de différentes casernes viennent des demandes de tracts édités par le Spartakusbund.*

Telle est la conclusion de la première phase. Les espérances des Ebert-Scheidemann de dominer le prolétariat à l'aide des soldats arriérés sont en grande partie déjà décues. Ce qui les attend dans un proche avenir, c'est un état d'esprit révolutionnaire de plus en plus conscient dans les casernes, et par là, l'accroissement de l'armée du prolétariat en lutte, l'affaiblissement du camp de la contre-révolution. Il en résulte que quelqu'un d'autre encore devait perdre ses illusions : c'est la bourgeoisie, la classe dominante. En lisant les journaux des derniers jours après les évènements du 24 décembre, vous observez un ton qui est nettement celui de la déception, de l'indignation : les valets là-hauts se sont montrés incapables.

On attendait qu'Ebert-Scheidemann se montrent les hommes forts qui domptent la bête féroce. Et qu'ont-ils fait ? Ils ont fait quelques putchs insuffisants, qui ont permis, au contraire, à l'hydre de la révolution de lever la tête d'une manière encore plus résolue. Désillusion réciproque de tous côtés ! Le prolétariat a perdu toute illusion au sujet de l'accouplement Ebert-Scheidemann-Haase en tant que gouvernement soi-disant socialiste. Ebert-Scheidemann ont perdu l'illusion de dompter à la longue les prolétaires en cotte de travail à l'aide des prolétaires en uniforme, et la bourgeoisie a perdu l'illusion de faire perdre à toute la révolution socialiste allemande la vue de ses buts, au moyen d'Ebert-Scheidemann-Haase.

Ce n'est là qu'un compte négatif, ce ne sont que des lambeaux d'illusions décues. Mais le plus grand profit que le prolétariat puisse tirer de la première phase de la révolution, c'est justement la mise en lambeaux de ses illusions, car il n'est rien qui soit aussi nuisible à la révolution que des illusions, il n'est rien qui lui soit plus utile que la vérité pure et claire. Je peux ici me référer à l'opinion d'un esprit allemand classique qui n'était pas un révolutionnaire du prolétariat mais un révolutionnaire intellectuel de la bourgeoisie : c'est à Lessing que je pense — lui qui, dans une de ses dernières œuvres, étant bibliothécaire à Wolfenbüttel, écrivait ces phrases qui me paraissent très intéressantes et sympathiques : —

« Je ne sais pas si c'est un devoir, de sacrifier le bonheur et la vie » à la vérité — mais je sais que c'est un devoir, quand on veut enseigner la vérité, de l'enseigner complètement ou pas du tout, de » l'enseigner clairement et carrément, sans mystères, sans retenue, sans » méfiance et dans toute sa force... Car plus l'erreur est grossière, plus » le chemin de la vérité est court et direct ; tandis que l'erreur raffinée peut nous tenir éternellement éloignés de la vérité, tant il nous » est difficile de la reconnaître comme telle... Celui qui ne cherche qu'à » trouver acheteur pour une vérité masquée et fardée pourra bien être » le maquereau de la Vérité, mais il n'a jamais été son amant. »

Entre le socialisme et la terreur blanche.

Ainsi ces messieurs Haase, Dittmann etc. ont voulu trouver acheteur pour une révolution masquée et fardée, pour leur marchandise « socialiste » ; ils ont été les pourvoyeurs de la contre-révolution. Aujourd'hui nous sommes libérés de ces équivoques, la masse du peuple allemand peut voir la marchandise sous l'aspect brutal et massif de messieurs Ebert et Scheidemann. Aujourd'hui il n'y a pas moyen, même pour le plus idiot, de s'y tromper : *c'est la contre-révolution dans toute sa grandeur.*

Quelle est maintenant la perspective du développement futur, cette première phase étant dépassée ?

La bourgeoisie a retiré aux socialistes son crédit parce qu'ils ne se sont pas montrés assez forts. Dans ces conditions, où donc peuvent-ils aboutir ? Ils en finiront très vite avec la comédie de la politique socialiste ; et si vous lisez le nouveau programme de ces messieurs, vous verrez qu'ils roulent à toute allure vers la deuxième phase, celle de la contre-révolution ouverte et, j'emploierai même la formule suivante : vers la restitution des conditions d'autrefois, vers la restauration. Quel est le programme du nouveau gouvernement ? C'est l'élection d'un président qui ait une situation intermédiaire entre celle du roi d'Angleterre et celle du président d'Amérique, donc presque un roi Ebert : et deuxièmement la reconstitution du Conseil Fédératif. Vous avez pu lire aujourd'hui les exigences librement formulées par les gouvernements de l'Allemagne du Sud, qui soulignent le caractère fédératif de l'Etat allemand. La reconstitution du vieux et brave Conseil Fédératif et naturellement de son appendice, le Reichstag, n'est plus qu'une question de quelques semaines. Les Ebert-Scheidemann sont donc sur la voie de la simple restauration des conditions d'avant le 9 novembre.

Mais ce faisant ils se sont placés eux-mêmes sur une pente savonneuse, qui les mènera au fond de l'abîme, où ils se briseront. Car la reconstitution des conditions *d'avant* le 9 novembre était déjà impossible le 9 novembre, et aujourd'hui l'Allemagne est à cent lieues de cette possibilité. Pour obtenir l'appui renforcé de la seule classe dont elle défende vraiment les intérêts, la bourgeoisie, — et cet appui lui manque visiblement depuis les récents événements, — le gouvernement sera obligé de poursuivre une politique de plus en plus férocement contre-révolutionnaire.

Les exigences des états du sud, que publient aujourd'hui les journaux de Berlin, montrent clairement le désir d'établir, comme il y est dit, « une sécurité renforcée en Allemagne ». Ceci veut dire, en langage clair, : déclarer l'état de siège contre les éléments « anarchistes », « putchistes », « bolchévistes », c'est à dire contre les véritables socialistes. Les circonstances pousseront Ebert-Scheidemann à s'emparer de la dictature avec ou sans état de siège. Mais d'une part le développement passé, grâce à la logique des événements mêmes, et d'autre part la nécessité qui pèse sur Ebert-Scheidemann de procéder à une restauration nous jetterons durant la seconde phase de la révolution dans des contrastes beaucoup plus accentués, dans des luttes de classes beaucoup plus violentes qu'auparavant. Ce sera alors la lutte sans illusion, épaule contre épaule et les yeux dans les yeux, entre la révolution et la contre-révolution, et non seulement parce que les contrastes de la situation politique l'exigent, mais aussi parce qu'une nouvelle flamme, un nouvel incendie venant de l'intérieur s'étend de plus en plus sur l'ensemble, et ce sont les luttes économiques.

Décrire la première période de la révolution, celle qui va jusqu'au 24 décembre, c'est admettre qu'elle était une révolution encore exclusivement politique, et nous devons nous rendre compte très clairement de ce fait. C'est en cela que réside l'aspect infantile, le côté insuffisant, incomplet, et inconscient de cette révolution. C'est le premier stade d'un bouleversement, dont les tâches principales sont du domaine économique : changement des conditions économiques. Jusqu'ici la révolution était naïve, inconsciente comme un enfant qui marche à tâtons sans savoir dans quel but, elle avait encore, comme je l'ai dit, un caractère purement politique. Ce n'est que dans les dernières semaines que des grèves ont commencé à apparaître spontanément.

Nous allons donc nous exprimer clairement :

La nature même de cette révolution veut que les grèves s'étendent de plus en plus, qu'elles soient de plus en plus le centre, le phénomène essentiel de la révolution. On a alors une révolution sociale. Mais cette lutte pour le socialisme ne peut être menée que par les masses directement opposées au capitalisme, dans chaque usine, c'est à dire par chaqu prolétaire contre son employeur. Alors seulement ce sera une révolution socialiste.

Mais ceux qui manquaient de réflexion se sont imaginé la marche des choses d'une manière différente. On pensait qu'il suffirait de renverser l'ancien gouvernement « socialiste », de mettre à sa place de vrais révolutionnaires, puis de publier des décrets qui instaureraient le socialisme. Ce n'était là qu'une illusion. On ne fait pas et on ne peut pas faire le socialisme au moyen de décrets, pas même lorsqu'existe un gouvernement socialiste, si parfait soit-il. Le socialisme doit être fait par les masses, par chaque prolétaire. Là où les prolétaires sont rivés à la chaîne du capitalisme, c'est là que la chaîne doit être rompue. Cela seul est du socialisme, ce n'est qu'ainsi qu'on peut faire du socialisme.

Et quelle est la forme extérieure de la lutte pour le socialisme ? C'est la grève, et c'est pourquoi nous avons vu maintenant la phase

économique du développement venir au premier plan dans la seconde période de la révolution. Je voudrais souligner ici aussi ce que nous pouvons dire avec fierté et ce que personne ne contestera : nous, le Spartakusbund, le Parti Communiste allemand, nous sommes les seuls dans toute l'Allemagne, à être du côté des ouvriers dans leurs grèves et leurs luttes expropriatrices.

Vous avez lu et vous avez vu à toutes les occasions quelle a été l'attitude du Parti Indépendant en face des grèves. Il n'y avait absolument aucune différence entre l'attitude du *Vorwærts* et celle de la *Freiheit*. On a dit : soyez appliqués à la tâche, socialisme veut dire : beaucoup travailler. C'est ce qu'on peut dire aussi longtemps que le caapitalisme tiendra les brides. Cependant ce n'est pas ainsi qu'on fait du socialisme, mais uniquement par la lutte la plus énergique contre le capitalisme, dont les intérêts sont partout la base de toute politique, à commencer par les plus extrêmes réactionnaires pour finir par le Parti Indépendant et la *Freiheit,* notre seul Parti Communiste étant excepté. Cet exposé à lui seul suffit à montrer qu'aujourd'hui les grèves sont combattues de la manière la plus âpre par tous ceux qui ne sont pas sur notre terrain révolutionnaire-communiste.

On peut prévoir que, dans la phase révolutionnaire à venir, non seulement les grèves s'étendront de plus en plus, mais qu'elles seront le centre, le moment décisif de la révolution, refoulant les questions purement politiques. Vous reconnaîtrez ainsi qu'une aggravation énorme de la situation aura lieu par la lutte économique. Ici la révolution en arrive au point où la bourgeoisie n'admet pas la plaisanterie. La bourgeoisie peut se payer des mystifications dans le domaine politique, là où une mascarade est encore possible, où des gens comme Ebert-Scheidemann peuvent entrer en scène sous des enseignes socialistes, mais elle ne l'admet plus quand il s'agit de son profit. Alors elle mettra le gouvernement Ebert-Scheidemann devant l'alternative. Alors, M. M. les ministres, ou bien il vous faudra en finir avec les grèves, écarter de la bourgeoisie la menace d'assassinat que constitue pour elle les révoltes économiques ; ou bien messieurs Ebert-Scheidemann auront terminé leur rôle ! Je pense aussi que les mesures politiques qu'ils ont prises leur vaudront à elles seules d'être bientôt au bout de leur rouleau. Il leur est particulièrement douloureux de ne pas avoir la confiance absolue de la bourgeoisie. La bourgeoisie réfléchira avant de couvrir du manteau d'hermine le rustre parvenu Ebert. En pareil cas, il ne suffit pas d'avoir du sang rouge sur les mains, il faut encore avoir du sang bleu dans les veines. On dira : si nous voulons un roi, nous n'avons pas besoin d'un valet parvenu qui n'est pas même capable de se conduire comme un roi.

La Social-démocratie sur le chemin de la Réaction.

C'est ainsi, camarades, que messieurs Ebert-Scheidemann favorisent le mouvement contre-révolutionnaire. Ils ne viendront pas à bout de la lutte de classe économique qui déjà jette des lueurs flamboyantes, pas plus qu'ils ne pourront satisfaire les exigences de la bourgeoisie. Ils sombreront — soit pour céder la place à la tentative contre-révolutionnaire qui se rassemble autour du général Grœner et vise à restaurer une véritable dictature militaire avec Hindenbourg — soit pour céder devant d'autres forces contre-révolutionnaires.

On ne peut rien dire de précis, on ne peut pas faire de déclaration positive sur ce qui arrivera « forcément ». Mais il ne s'agit pas du tout de la forme extérieure, et des concours particuliers, par lesquels ceci ou cela arrivera. Il nous suffit, à nous, de voir les grandes lignes du développement futur et voilà où elles nous mènent : La première phase de la révolution, celle de la lutte qui a un caractère politique, est suivie d'une phase où la lutte est renforcée, où elle redouble de vigueur, où elle a un caractère économique et où le gouvernement Ebert-Scheidemann, dans un délai plus ou moins long, est appelé à disparaître.

Il est tout aussi difficile de prévoir ce qu'il adviendra de l'Assemblée Nationale dans la seconde phase du développement. Si elle est constituée, il est possible qu'elle devienne une nouvelle école pour la classe ouvrière. Il se peut aussi qu'elle ne soit pas constituée du tout ; on ne peut rien prédire. Pour que vous compreniez, je veux seulement ajouter entre parenthèses, de quel point de vue nous avons défendu hier notre position : nous ne voulions pas qu'on s'oriente sur une seule de ces éventualités. Je ne veux pas entamer ici de nouvelles discussions, mais seulement dire ceci pour que personne d'entre vous, à m'entendre superficiellement, n'ait l'idée que je parle tout-à-coup sur un autre ton. Nous sommes dans l'ensemble exactement sur le même terrain qu'hier. Nous ne voulons pas orienter notre tactique vis-à-vis de l'Assemblée Nationale, sur une seule éventualité qui peut bien se produire, mais sans qu'on puisse en être certain. Nous voulons être en mesure de parer à toute éventualité, y compris celle de faire profiter la révolution de l'Assemblée Nationale, si elle se constitue. Qu'elle se constitue, ou non, cela n'a pas d'importance ; de toute façon la révolution doit l'emporter.

Et que restera-t-il alors, au gouvernement usé d'Ebert-Scheidemann, ou à n'importe quel autre gouvernement dit social-démocrate, qui tiendra le gouvernail ? J'ai dit que le prolétariat en tant que masse leur a déjà échappé des mains ; les soldats de leur côté ne sont plus utilisables comme chair à canon contre-révolutionnaire. Que restera-t-il donc à ces pauvres petites gens pour sauver leur situation ? Il ne leur restera

qu'une seule chance, et si vous avez lu les nouvelles dans la presse d'aujourd'hui, camarades, vous avez vu où sont les dernières réserves que la contre-révolution allemande utilisera contre nous s'il faut cogner dur. Vous avez lu qu'à Riga les troupes allemandes marchent contre les bolchéviks russes, côte à côte avec les anglais. Camarades, j'ai entre les mains des documents, à l'aide desquels nous pouvons nous rendre compte de ce qui se passe à Riga. Tout cela part du commandement en chef de la 8e armée et de monsieur Auguste Winning, le social-démocrate et chef syndical allemand. On a toujours présenté les choses de façon à faire croire que les pauvres messieurs Ebert-Scheidemann étaient d'innocentes victimes de l'Entente. C'était une tactique du *Vorwærts* depuis des semaines déjà, depuis le début de la révolution, de faire croire que l'étranglement de la révolution en Russie était le désir réel de l'Entente, et c'est ce qui en a donné l'idée à l'Entente. Nous avons constaté ici par des documents comment cela a été fait au dépens du prolétariat russe et de la révolution allemande. Dans un télégramme du 26 décembre, le lieutenant-colonel Buerkner, chef de l'Etat-major de la VIIIe armée, fait connaître les pourparlers qui ont abouti à cet arrangement de Riga. Le télégramme en question est ainsi conçu :

« Le 23 décembre eut lieu consultation entre délégué allemand Win-
» nig et représentant gouvernement anglais autrefois consul général à
» Riga. Entrevue eut lieu à bord vapeur anglais "Princess Margaret"
» à laquelle fut convoqué aussi commandant en chef allemand ou son
» représentant. J'ai été désigné pour y participer.

» Buts des pourparlers : Exécution des conditions d'armistice.

» Développement des pourparlers :

» Anglais :

» 1. Bateaux en rade doivent surveiller exécution des conditions. En
» raison des conditions d'armistice il sera exigé :

» 2. Que les Allemands aient à entretenir dans cette contrée une
» armée de combat suffisante pour tenir les bolchévistes en respect et
» pour ne pas leur permettre d'avancer au delà de leurs positions
» actuelles.

» Ensuite :

» 3. Ordres pour les troupes qui se battent contre les bolchévistes,
» aussi bien allemandes que lettones, devront être envoyés à l'officier
» d'état-major britannique pour que le plus ancien officier de marine
» en prenne connaissance. Le même officier devra transmettre toutes
» les dispositions ultérieures concernant les troupes désignées pour la
» lutte contre les bolchévistes.

» 4. Une force armée suffisante devra être tenue sous les armes aux
» places désignées ci-dessous, pour empêcher qu'elles soient prises par
» les bolchéviks et pour empêcher ces derniers d'avancer sur une ligne
» générale qui relie les places suivantes : Walk, Wolmar, Friedrich-
» stadt, Wenden, Pensk, Mitau.

» 5. La voie ferrée entre Riga et Libau doit être protégée contre
» les incursions bolchévistes ; toutes les provisions et le courrier bri-
» tanniques, qui utilisent cette voie, doivent jouir d'un traitement de
» faveur. »

Suit une autre série de demandes. Et voici la réponse de monsieur Winnig, plénipotentiaire allemand :

« Bien qu'il ne soit pas habituel de vouloir forcer un gouvernement
» à occuper un état étranger, cela serait cependant, dans ce cas par-
» ticulier, notre propre désir. (— Ainsi parle monsieur Winnig, le
» chef des syndicats allemands ! —) Car il s'agit de protéger le
» sang allemand. (— Lisez : les châteaux des barons baltes. —)

» Nous nous sentons moralement forcés d'aider le pays que nous avons
» délivré de ses liens autocratiques d'autrefois. Mais nos tentatives sont
» rendues difficiles d'abord par l'état des troupes, car les soldats, vues
» les conditions de l'armistice, ne veulent plus se battre, mais rentrer
» chez eux. Deuxièmement, ces forces se composent de vieux mobilisés,
» et d'invalides de guerre. Enfin il y a la conduite des gouvernants d'ici
» (— Il s'agit des gouvernants lettons —) qui présentent les allemands
» comme leurs oppresseurs. Nous nous efforçons cependant de créer des
» formations volontaires et combattives, *ce qui, en partie, a déjà été*
» *réalisé.* »

C'est de la contre-révolution, ce qu'on fait ici. Il y a quelque temps, vous avez été informé de la création de la « division de fer » qui a été mise sur pieds expressément pour lutter contre les bolchévistes dans les pays baltes. La position du gouvernement Ebert-Scheidemann à son sujet n'était pas très claire. Vous savez maintenant que c'était ce gouvernement lui-même qui en a assumé l'organisation.

Camarades, encore une petite réflexion au sujet de Winnig. Nous pouvons tranquillement dire que les chefs syndicaux allemands — et ce n'est pas un hasard qu'un chef de syndicat rende de pareil services politiques — que les chefs syndicaux allemands et les social-démocrates allemands sont les plus grandes, les plus infâmes crapules que le monde ait jamais vu. Savez-vous où devraient être ces gens, comme Winnig, Ebert, Scheidemann ? selon le code pénal allemand, qu'ils déclarent eux-mêmes pleinement valable, et selon lequel ils font appliquer la justice, ces gens devraient être aux travaux forcés ! Car selon le code pénal allemand, on punit de travaux forcés quiconque entreprend d'enrôler les soldats allemands pour le service de l'étranger. Et nous pouvons dire tranquillement qu'aujourd'hui nous avons à la tête du gouvernement « socialiste » non seulement des gens qui sont des judas du mouvement socialiste, de la révolution prolétarienne, mais des gibiers de galère qui ne devraient même pas se trouver dans une société convenable.

Le communisme sera l'œuvre des masses.

Pour reprendre le fil de mon exposé : il est clair que toutes ces machinations, la création de « divisions de fer » et avant tout l'accord avec l'impérialisme anglais que nous venons de mentionner, signifient uniquement la levée des dernières réserves pour assommer le mouvement socialiste allemand. Mais à celle-ci est intimement liée la question cardinale, la question relative aux perspectives de paix. Que voyons-nous d'autre dans ces affaires que le recommencement de la guerre ? Ces canailles jouent leur comédie en Allemagne et font semblant d'avoir à faire par dessus la tête pour rétablir la paix, et que nous sommes les gêneurs, les trouble-fêtes qui provoquons le mécontentement de l'Entente En réalité, ils préparent de leurs propres mains une nouvelle guerre, la guerre dans l'Est, qui sera suivie immédiatement de la guerre en Allemagne. Ainsi vous voyez ici encore une situation qui nous mènera à une période de contrastes aigus. Nous aurons à défendre non seulement le socialisme, et les intérêts de la révolution, mais aussi ceux de la paix mondiale, et c'est là justement la confirmation de la tactique que nous, membres du Spartakusbund, étions encore les seuls à préconiser à chaque occasion, tout au long de ces quatre années de guerre. La paix signifie la révolution mondiale du prolétariat ! Il n'y a pas d'autre voie, pour rétablir et assurer véritablement la paix, que la victoire du prolétariat socialiste !

Quelle est la ligne de tactique générale qui en résulte pour nous dans un proche avenir ? Sans doute vous formez immédiatement l'espoir de la chute du gouvernement Ebert-Scheidemann, qui devrait être remplacé sans retard par un gouvernement nettement socialiste-prolétarien. Cependant, je voudrais diriger votre attention non pas vers la pointe, vers le sommet de la pyramide, mais vers le bas. Il ne faut pas continuer et répéter l'illusion de la première phase de la révolution, celle du 9 novembre, comme s'il était suffisant pour la marche de la révolution socialiste d'écraser le gouvernement capitaliste et de le remplacer par un autre. La victoire de la révolution prolétarienne ne peut être assurée que si on agit dans l'autre sens, si on mine pas à pas le gouvernement Ebert-Scheidemann par une lutte de masse sociale, révolutionnaire du prolétariat.

Je voudrais aussi vous rappeler ici quelques insuffisance de la révolution allemande, qui n'a pu vaincre dans sa première phase ; ces insuffisances montrent clairement que nous ne sommes malheureusement pas encore à même d'assurer par la chute du gouvernement la victoire du socialisme. J'ai essayé de vous exposer que la révolution du 9 novembre était avant tout une révolution politique, alors qu'elle doit devenir essentiellement économique. Mais elle n'était en outre qu'une révolution des villes, la campagne étant restée jusqu'ici presque intacte. Ce serait une folie de réaliser le socialisme sans agriculture. Du point de vue de l'économie socialiste on ne peut d'ailleurs pas transformer l'industrie, sans l'assimilation immédiate d'une agriculture dont l'organisation est devenue socialiste. L'idée la plus importante de l'ordre économique socialiste est la suppression du contraste et de la séparation entre la ville et la campagne. Cette séparation, ce contraste, cette contradiction est un phénomène purement capitaliste qui doit être levé aussitôt que nous nous plaçons au point de vue socialiste. Si nous voulons sérieusement faire une transformation socialiste, il faut fixer votre attention aussi bien sur la campagne que sur les centres industriels et en ce domaine nous n'en sommes malheureusement même pas au début du commencement. Il faut maintenant s'en occuper sérieusement, non seulement parce que nous ne pouvons pas socialiser le pays sans l'agriculture, mais aussi parce qu'ayant maintenant fait le compte des dernières réserves de la contre-révolution contre nous et nos aspirations; nous avons omis une réserve importante, la paysannerie. C'est parce qu'elle n'a pas encore été touchée jusqu'ici, qu'elle est encore une réserve pour la bourgeoisie contre-révolutionnaire. Et la première chose qu'elle fera quand elle verra brûler la flamme de la grève socialiste, ce sera la mobilisation de la paysannerie, l'adepte le plus fanatique de la propriété privée. Il n'y a pas d'autre moyen contre cette puissance contre-révolutionnaire qui nous menace que de porter la lutte de classes à la campagne, de mobiliser le prolétariat sans terre et la petite paysannerie contre la bourgeoisie paysanne.

Ces diverses considérations nous dictent notre ligne de conduite pour assurer les bases de la réussite de la révolution. Et voici comment je voudrais résumer nos tâches prochaines : il faut avant tout perfectionner et étendre dans tous les sens le système des conseils d'ouvriers. Ce que nous avons entrepris le 9 novembre ne sont que des faibles débuts et nous ne pouvons en rester là. Devant la première phase de la révolution, nous avons même perdu de grands moyens de puissance que nous avions. Vous savez que la contre-révolution a entrepris un travail acharné pour démolir le système des conseils d'ouvriers et de soldats. En Hesse, les conseils d'ouvriers et de soldats ont même été supprimés par le gouvernement contre-révolutionnaire ; il sait ce qu'il fait. Quant à nous, nous devons non seulement perfectionner le système des conseils d'ouvriers et de soldats, mais introduire ce système des conseils parmi les ouvriers agricoles et les paysans pauvres. On parle de « prendre le pouvoir », nous devons poser la question de la prise du pouvoir de cette manière : que fait, que peut faire, que doit faire chaque conseil d'ouvriers et de soldats dans toute l'Allemagne ?

C'est là qu'est le problème ; il faut miner à la base l'Etat bourgeois, lui soustraire chaque fonction sociale, non plus en séparant mais en unissant partout le pouvoir exécutif, la législation et l'administration et en les mettant dans les mains des conseils d'ouvriers et de soldats.

C'est là un champ énorme à labourer. Il faut préparer d'en bas, donner aux conseils des ouvriers et des soldats une telle puissance que quand le gouvernement Ebert-Scheidemann ou n'importe quel gouvernement semblable sera renversé, ce soit la fin du pouvoir bourgeois et son dernier acte. Ainsi la conquête du pouvoir ne doit pas être unique, mais progressive, par le fait que nous nous insinuons et nous enfonçons dans le pouvoir bourgeois jusqu'à ce que nous possédions toutes les positions et que nous les défendions avec nos dents et avec nos ongles ! Mon avis et celui des camarades de parti qui me sont les plus proches est que la lutte économique, elle aussi, doit être menée par les conseils ouvriers. La direction des luttes économiques et l'amplification de ces luttes dans des voies de plus en plus larges doit être entre les mains des conseils ouvriers. C'est dans cette direction que nous devons travailler dans le proche avenir, et si nous nous proposons cette tâche, il en résulte que nous devons compter avec une accentuation colossale de la lutte pour l'avenir. Car il s'agit ici de lutter pied à pied, épaule contre épaule dans chaque province, dans chaque ville, dans chaque village, dans chaque commune, pour que tous les moyens d'action, qui devront être arrachés à la bourgeoisie pièce à pièce, soient transférés aux conseils d'ouvriers et de soldats. Mais pour cela, il faut d'abord que nos camarades de parti, que les prolétaires soient éduqués. Là même où existent des conseils d'ouvriers et de soldats, manque encore la conscience de ce à quoi ces conseils sont destinés.

Il faut d'abord éduquer la masse et lui faire comprendre que le conseil d'ouvriers et de soldats doit être le levier de la machine sociale dans tous les domaines, qu'il doit s'emparer de tous les pouvoirs et les diriger tous vers le bouleversement socialiste. Même les masses ouvrières qui sont déjà organisées dans les conseils d'ouvriers et de soldats sont encore à mille lieues de cette conception, excepté naturellement certaines petites minorités de prolétaires conscients de leurs tâches. Mais ce n'est pas là un défaut ; cela est normal, au contraire. C'est en prenant le pouvoir que la masse doit apprendre à exercer le pouvoir.

Il n'y a pas d'autre moyen de le lui apprendre. Car nous avons heureusement dépassé l'époque où il s'agissait de faire l'éducation doctrinale, théorique, du prolétariat. — Cette époque semble encore exister aujourd'hui pour les marxistes de l'école kautskyste. Faire l'éducation socialiste des masses prolétariennes, pour eux cela signifie : leur faire des conférences et propager des tracts et des brochures. La révolution, l'école pratique des prolétaires n'a pas besoin de tout cela. Elle éduque en agissant.

C'est ici le cas de dire : au commencement se place l'action ; et l'action doit consister en ce que les conseils d'ouvriers et de soldats se sentent appelés et apprennent à être le seul pouvoir public de tout le pays. Ce n'est que de cette manière que nous pouvons creuser le sol pour qu'il devienne mûr pour le bouleversement qui devra ensuite couronner notre œuvre. Et c'est pourquoi, camarades, c'était avec préméditation et consciemment que nous vous disions hier, que moi particulièrement, je vous disais : ne continuez pas à vous rendre la tâche aussi facile ! Quelques camarades ont interprété cela comme si je pensais que pour boycotter l'assemblée nationale ils voulaient rester les bras croisés. Je n'ai jamais songé à cela. Je n'ai pas pu approfondir la question ; j'en ai la possibilité dans le cadre du rapport d'aujourd'hui. Je pense que l'histoire ne nous rend pas la tâche aussi facile qu'elle l'était pour les révolutions bourgeoises ; il ne suffit pas de renverser le pouvoir officiel au centre et de le remplacer par quelques douzaines ou quelques milliers d'hommes nouveaux Il faut que nous travaillions de bas en haut, et cela correspond justement au caractère de masse de notre révolution, dont les buts visent le fond de la constitution sociale ; cela correspond au caractère de la révolution prolétarienne actuelle, à savoir que nous devons faire la conquête du pouvoir politique non pas par en haut, mais par en bas. Le 9 novembre fut la tentative d'ébranler le pouvoir public, la domination de classe — tentative faiblarde, incomplète, inconsciente, chaotique. Ce qui reste à faire maintenant, c'est diriger avec pleine conscience la force entière du prolétariat contre les fondements de la société capitaliste. *A la base,* où l'entrepreneur particulier est en face de son esclave salarié ! *A la base,* où tous les organes d'exécution de la domination de classe politique sont en face des objets de cette domination, en face des masses ! C'est là que nous devons arracher aux chefs du gouvernement leurs moyens de puissance sur les masses pour libérer celles-ci pied à pied et les amener à nous.

En faisant cette description, le processus a peut-être l'air plus long qu'au premier moment on aurait envie de se le représenter. Je crois qu'il est sain pour nous de nous représenter très nettement toutes les difficultés et toutes les complications de cette révolution. Car j'espère que chez aucun de vous cette description n'aura une influence paralysante sur votre ardeur ou votre énergie, qu'au contraire cela sera comme pour moi : plus la tâche est grande, plus nous rassemblerons toutes nos forces ; et nous n'oublions pas que la révolution sait accomplir ses œuvres avec une *vitesse* extraordinaire. Je ne veux pas faire de prophéties quant au temps que ce processus nécessitera. Qui de nous fait des comptes, qui donc s'occupe de compter le temps qu'il consacre à notre tâche, pourvu que notre vie suffise pour y parvenir ? Il s'agit seulement de savoir clairement et exactement ce qu'on doit faire ; et ce qu'on doit faire, j'espère avec mes faibles moyens vous l'avoir à peu près exposé dans les grandes lignes.

UNE DETTE D'HONNEUR

par Rosa Luxembourg.

Nous n'avons pas voulu d'« amnistie » ni de « grâce » pour les victimes politiques de l'ancien régime réactionnaire. Nous exigions notre *droit* à la liberté, à la lutte et à la révolution. Notre droit et celui des centaines de fidèles et de braves qui languissaient au bagne et en prison, parce qu'ils avaient lutté, sous la dictature du sabre des massacreurs impérialistes, pour la liberté du peuple, le socialisme et la paix. Ils sont tous libres à présent. Nous serrons de nouveau les rangs, prêts au combat. Ce ne sont pas les Scheidemann avec leurs compères bourgeois, le prince Max en tête, qui nous ont délivrés ; c'est le prolétariat révolutionnaire qui a fait sauter les portes de nos casemates.

Mais une autre catégorie des tristes occupants de ces geôles a été complètement oubliée. Personne n'a songé, jusqu'aujourd'hui, aux milliers de figures pâles et amaigries qui végètent pour de longues années derrière les murs des prisons et des maisons de force en expiation de crimes de droit commun. Et cependant ce sont là des victimes malheureuses de l'ordre social infâme contre lequel se dresse notre révolution. Ils sont les victimes de la guerre impérialiste qui a poussé à un degré de torture insupportable les souffrances de la détresse et de la misère, et a déchaîné par le massacre bestial de la guerre les instincts les plus brutaux de la nature humaine. La justice de classe de la bourgeoisie a été une fois de plus un filet ou un crible dont les gros se sont joués et qui n'a retenu que les plus petits et les plus faibles. Tous ces déshérités de la société attendent la fin ou l'amélioration de leur sort. Ils attendent, grelottant dans des cellules à peine chauffées, soumis à un régime de famine, moralement déprimés par les horreurs de quatre années de guerre.

Ils attendent en vain. Le dernier des Hohenzollern, en bon père de famille, s'occupait avant tout du partage des couronnes, et le dépècement des peuples l'occupait trop pour qu'il lui restât le temps de songer aux malheureux. Depuis la conquête de Liège, il n'y a plus eu d'amnistie durant ces quatre années de guerre, pas même à l'occasion du jour de fête officiel de la servitude allemande : l'anniversaire du Kaiser.

Le premier geste de la révolution qui commence doit être aussi un commencement d'espoir, de régénération et de liberté pour les sombres habitants des cachots et des bagnes. Il faut abroger les punitions draconiennes, supprimer dans sa racine l'atrocité du système disciplinaire, les arrêts aux chaînes, les « loups », etc. ; améliorer au maximum le régime, les soins médicaux, les conditions d'alimentation et de travail.

Ce ne peut être qu'un début. Le système pénal existant, qui respire par tous les pores l'autoritarisme brutal et féroce du capitalisme, aura plus tard à être complètement aboli. Mais une mesure décisive peut être prise sans délai : la peine de mort, cette plus grande honte du code pénal allemand, doit immédiatement disparaître. Pourquoi hésite-t-on, au gouvernement des ouvriers et des soldats ? Ledebourg, Barth, Daümig ! Le noble Beccaria qui dénonça voilà plus de deux cents ans la scélératesse de la peine de mort dans toutes les langues civilisées, n'a-t-il pas vécu pour vous ? Vous n'avez pas le temps, mille soucis différents, mille tâches vous accablent. Certainement. Mais prenez en main votre montre et comptez combien de temps il faut pour ouvrir la bouche et dire : « La peine de mort est supprimée ! ». Je ne peux pas croire qu'il faille, là aussi, de longs débats et un vote entre vous à ce sujet ? Ou bien allez-vous, une fois de plus, vous empêtrer dans la robe à traîne des formalités, des soucis de compétence, des questions de chancelleries et de rubriques et autres niaiseries du même genre ? Ah ! comme cette révolution allemande est... allemande ! Comme elle est sèche, pédantesque, sans élan, sans éclat, sans grandeur ! La peine de mort oubliée n'en est qu'un petit trait particulier. Mais c'est précisément par ces petits traits que se trahit l'esprit et la nature de l'ensemble.

Qu'on prenne un quelconque manuel d'histoire de la grande révolution française, l'ouvrage sec et sévère de Mignet par exemple. Peut-on lire ce livre autrement qu'avec le pouls battant et le front en feu ? Après l'avoir ouvert au hasard, peut-on le fermer sans être entraîné, à perte de souffle, jusqu'au dernier accord de ce formidable événement ? C'est comme une symphonie de Beethoven élevée au gigantesque, une tempête mugissante sur l'orgue des temps ; grande et magnifique dans l'erreur et dans la vérité, dans la victoire et dans la défaite, dans son premier cri de joie naïve comme dans le dernier soupir expirant.

Et maintenant, chez nous, en Allemagne ? A chaque pas, pour les petites et les grandes choses, on le sent : ce sont encore les bons vieux camarades du temps de feue la social-démocratie allemande, pour qui la carte du parti était tout, l'homme et l'esprit, rien. Or ne l'oublions pas : on ne fait pas de l'histoire mondiale sans grandeur spirituelle, sans pathos moral, sans gestes nobles...

Liebknecht et moi, en quittant les pièces hospitalières qui nous abritaient encore il y a peu de temps, nous avons fait la même promesse sacrée — lui à ses frères tondus de la maison de force, moi à mes chères pauvres filles de mœurs et voleuses avec lesquelles j'ai vécu pendant trois ans sous le même toit. — Nous leur avons dit, quand ils nous accompagnèrent de leurs tristes regards : « Nous ne vous oublierons pas »

Nous exigeons du Conseil exécutif des conseils d'ouvriers et de soldats l'amélioration immédiate du sort des prisonniers dans toutes les maisons punitives de l'Allemagne !

Nous exigeons qu'on efface la peine de mort du code pénal allemand !

Le sang a coulé en ruisseaux, en fleuves, en déluges, pendant les quatre années du massacre impérialiste des peuples. Aujourd'hui chaque goutte du précieux liquide doit être recueillie avec vénération, dans des coupes de cristal. Force d'action révolutionnaire la plus acharnée, et l'humanité la plus large — là seulement est le véritable souffle du socialisme. Un monde doit être renversé, mais toute larme qui aura coulé alors qu'elle aurait pu être séchée est une accusation. Et l'homme qui, courant à une besogne importante, écrasera par inattention brutale la vie même la plus humble, se sera souillé d'un crime. *(Rote Fahne, 18 nov. 18)*

LA NOUVELLE UNION SACRÉE

par Karl Liebknecht.

« Je ne connais plus de partis, je connais seulement des Allemands » Cette parole trompeuse marqua le début de la guerre mondiale. La phrase confusionniste de l'Union sacrée de toutes les classes avait obscurci les cervaux dans tous les peuples, plongeant jusqu'à de larges couches du prolétariat dans l'ivresse patriotique, une rage enthousiaste, pleine de fureurs guerrières et de meurtrières folies. La conscience de classe prolétarienne se trouvait balayée comme une faible digue par une marée de tempête. Or, seule, la lutte de classe du prolétariat contre l'impérialisme aurait pu épargner au monde l'horrible massacre. L'Union sacrée qui livrait les masses populaires aux griffes des buveurs de sang, l'Union sacrée ne fut pas autre chose que l'assassinat en masse des âmes et des corps, la misère de millions d'êtres, la dévastation de la culture, la folie et l'enfer. Les politiciens jusqu'au-boutistes et les apôtres de la paix sociale dans la social-démocratie furent parmi les propagandistes les plus influents et les plus cyniques de l'entr'égorgement des peuples. Quant à ceux qui élevaient des paroles d'avertissement et d'accusation contre les mauvais bergers du prolétariat, ils furent traités d'empêcheurs de danser en rond, de trouble-fêtes, de mauvais citoyens, et pourchassés comme traîtres à la patrie.

« Nous ne connaissons plus de partis dans le socialisme, nous ne connaissons que des socialistes » — telle est la parole qui résonne partout maintenant que s'écroule la puissance de la Guerre mondiale. Le drapeau d'une nouvelle paix sociale est hissé ; on sème une haine fanatique contre tous ceux qui s'opposent à cette nouvelle fureur d'unité. Et cette fois encore, ce sont les Scheidemann et consorts qui crient le plus fort.

Ils trouvent un écho docile surtout parmi les soldats. Ce n'est pas étonnant. Une grande partie d'entre eux ne sont pas des prolétaires ; et l'état de siège, la censure, le bourrage de crâne ont rétréci leur horizon. La masse des soldats prend une attitude révolutionnaire en face du militarisme, de la guerre et des représentants ouvertement déclarés de l'impérialisme ; mais devant le socialisme, cette masse est encore dans l'indécision, l'ambiguité, le déchirement d'une position non-éclaircie. Une grande partie des soldats prolétariens ainsi que des ouvriers croit d'ailleurs la révolution achevée ; à présent, il ne s'agirait plus que de réaliser la paix et la démobilisation. Ils aspirent au repos après tant de fatigues et de souffrances.

Ils ne voient pas que la « révolution » qui s'est faite pour ainsi dire sous la tolérance gouvernementale, n'était pas autre chose, jusqu'à présent, que l'effondrement des formes autocratiques, laissés-pour-compte de « l'Année folle » (1914), qu'elle n'est pas autre chose que l'achèvement de la révolution bourgeoise. Ils oublient que le pouvoir politique ne restera aux mains du prolétariat qu'autant que celui-ci saura l'utiliser pour mener à bonne fin sa propre tâche historique : l'abolition de tout privilège économique de classe. Ils doivent comprendre également que tous les autres problèmes posés par la guerre, la démobilisation et la reconstruction économique ne peuvent pas non plus être résolus, si le prolétariat ne poursuit pas vers le but final une marche décidée et inébranlable. Le problème de la révolution sociale contient et résume tout cela. Le problème de l'unité également n'en est qu'un aspect secondaire.

L'unité ! Qui donc peut languir et travailler pour elle plus que nous ! L'unité, qui fait le prolétariat fort pour qu'il remplisse sa mission historique !

Mais toute « unité » ne fait pas la force. L'unité entre le feu et l'eau ne fait qu'éteindre l'un et vaporiser l'autre. L'unité entre l'agneau et le loup donne l'agneau en proie au loup. L'unité entre la classe ouvrière et la bourgeoisie sacrifie la classe ouvrière. L'unité avec les traîtres signifie la défaite.

Seules des forces dirigées dans le même sens sont renforcées par l'union. Les forces agissant en sens contraire sont par elle enchaînées ou paralysées.

Unir les forces semblablement orientées, telle est notre tâche. Accoupler ensemble les forces contraires de manière à empêcher et à dévier l'explosion subversive des forces dans la société, telle est la tâche des apôtres actuels de l'unité, comme c'était la tâche des prêcheurs d'union sacrée pendant la guerre.

Notre critère, c'est *l'action*. Agir ensemble suppose une communauté de route et de destination. Quiconque est d'accord avec nous dans l'objectif et dans les méthodes d'action immédiates est le bienvenu parmi nous comme un compagnon d'armes. La solidarité, l'union en esprit, en sentiment, en volonté et en action — voilà la seule unité réelle. L'unité en parole n'est qu'illusion, tromperie de soi-même et déception.

Eux, les prêtres de l'unité, ne visent qu'à liquider la révolution avant même qu'elle soit commencée. Ils ne visent qu'à pousser le mouvement dans les canaux de la conciliation afin de préserver la société capitaliste.

Ils ne visent qu'à priver les ouvriers de tout pouvoir en renforçant l'Etat, produit et arbitre de la contradiction des classes. Ils veulent maintenir la domination économique d'une classe, pendant que nous resterons hypnotisés par des phrases d'unité. Ils nous attaquent parce que nous traversons leurs desseins, parce que leur intérêts sont opposés aux nôtres, comme à toute émancipation honnête et sérieuse de la classe ouvrière qui n'est réalisable que par la révolution sociale universelle.

Pouvons-nous être unis avec eux qui ne sont autres que les défenseurs cuirassés de socialisme du régime de l'exploitation ?

Pouvons-nous nous unir avec eux sans nous associer et nous sacrifier à leurs plans ?

Pouvons-nous nous unir avec eux ? Le devons-nous ?

Une union avec eux serait un crime contre le prolétariat. S'unir avec eux serait abandonner le socialisme et l'internationale des ouvriers.

Les social-traîtres ne sont pas de ceux avec qui l'on peut échanger une poignée de main fraternelle. Ce n'est pas l'unité qu'il faut leur apporter, mais la bataille !

Les masses ouvrières, seules, sont les exécutrices de la révolution sociale. Une claire conscience de classe, une compréhension claire de leur mission historique, une claire volonté de la remplir, une action inébranlablement orientée par ce dessein : telles sont les qualités sans lesquelles les ouvriers ne pourront jamais achever leur œuvre. Destruction de tous les nuages de l'unité en parole, démasquement de toutes les demi-vérités et de tous les apostolats intéressés, démasquement de tous les faux amis de la classe ouvrière : tel est le premier commandement de la lutte ouvrière, aujourd'hui plus que jamais. Seulement par une critique intrépide peut se développer une vue claire ; seulement par une vue claire se réalise l'unité de pensée et de but, de dessein et de compréhension ; et c'est de cette unité-là seulement que les ouvriers peuvent tirer la force de créer un nouvel ordre social.

APPEL

par Rosa Luxembourg.

En Allemagne, la révolution s'ébranle. Les masses des soldats, qui durant quatre longues années ont été poussés sur les champs de bataille pour les profits du capitalisme, les masses des ouvriers, qui durant quatre ans, eux aussi, ont été pressurés, opprimés, et affamés — ces masses se sont enfin réveillées. L'abominable outil de leur servage : le militarisme prussien — ce fléau de l'humanité — git fracassé sur le sol. Ses plus sûrs représentants, et par conséquent les plus sûrs responsables de la guerre, le Kaiser et le Kronprinz, se sont enfuis à l'étranger. Partout se sont formés les conseils d'ouvriers et de soldats.

Prolétaires de tous les pays, nous ne disons pas qu'en Allemagne tout le pouvoir soit réellement dans les mains du peuple travailleur, que la pleine victoire de la révolution prolétarienne soit déjà nôtre. Au gouvernement s'accrochent encore ces mêmes « socialistes » qui en août 1914 ont trahi à prix d'argent notre bien le plus cher, l'Internationale, et qui pendant quatre ans ont vendu à la fois la classe ouvrière allemande et l'Internationale du prolétariat universel.

Mais aujourd'hui, camarades de tous les pays, les prolétaires allemands s'adressent à vous. Nous croyons, en face de votre assemblée, avoir le droit de parler en leur nom. Nous avons fait dès le début de la guerre de notre mieux pour remplir nos devoirs internationaux, en combattant ce gouvernement criminel de toutes nos forces, et en le stigmatisant comme le véritable responsable de la guerre.

A présent, à cette heure, nous sommes justifiés devant l'histoire, devant l'Internationale et devant le prolétariat allemand. Les masses nous approuvent avec enthousiasme, des couches de plus en plus larges partagent avec nous la conviction que l'heure de régler les comptes avec la domination de classe capitaliste a sonné.

Or, le prolétariat allemand ne peut pas, tout seul, venir à bout de cette œuvre grandiose, il ne peut lutter et vaincre qu'en faisant appel à la solidarité des prolétaires du monde entier.

Camarades des pays en guerre, nous connaissons vos pays. Nous savons bien que vos gouvernements, ayant remporté la victoire, s'en servent pour aveugler maintes couches populaires sur les perspectives qui leur sont réservées. Et nous savons qu'ils réussissent à leur faire oublier, devant le succès de la boucherie, ses vraies causes et ses buts réels.

Mais nous savons autre chose aussi. Nous savons que dans vos pays également, le prolétariat a subi les sacrifices les plus terribles dans sa chair et dans ses conditions de vie, qu'il en a assez de l'horrible massacre, et que le prolétaire qui rentre dans son foyer y trouve le besoin et la misère pendant que quelques capitalistes ont accumulé des milliards de faciles profits.

Ce prolétaire a reconnu et il reconnaîtra de plus en plus que son gouvernement, quelqu'il soit, a lui aussi mené la guerre au profit des gros sacs d'argent. Et il se rendra compte que ce gouvernement, en invoquant « les droits de la civilisation » et la « protection des nations opprimées », n'avait en vue que les profits du capital, de même que le nôtre, quand il parlait de « défense de la patrie » ; de « paix équitable » et de « Société des Nations », pour couvrir un brigandage tel que la paix de Brest-Litovsk. Ici et là la même soif de conquêtes, la même volonté d'oppression, le même acharnement à tirer de la suprématie du fer meurtrier le maximum de rapine et de lucre.

L'impérialisme de tous les pays ne connaît pas de conciliation, il ne connaît qu'un seul droit : le profit du capital ; qu'une seule langue : l'épée ; qu'un seul moyen : la violence. Et s'il parle en ce moment dans tous les pays, chez vous comme chez nous, de la « Société des Nations », du « désarmement », du « droit des petites Nations », du « droit de libre disposition des peuples », ce ne sont que des phrases mensongères dont les dirigeants sont coutumiers pour endormir la vigilance du prolétariat.

Prolétaires de tous les pays ! Cette guerre doit être la dernière ! Nous le devons aux douze millions de victimes assassinées, nous le devons à nos enfants, nous le devons à l'Humanité.

L'Europe est ruinée par l'abominable assassinat des peuples. Douze millions de cadavres couvrent les champs horribles du crime impérialiste. La fleur de la jeunesse et les meilleures forces de la maturité ont été fauchées dans chaque pays. D'innombrables forces productrices sont détruites. L'humanité est menacée de la mort par épuisement après la saignée, sans exemple dans l'histoire mondiale, qu'elle vient de subir. Vainqueurs et vaincus sont au bord de l'abîme. L'humanité voit s'approcher la famine la plus terrible, les épidémies et la dégénérescence.

Les auteurs criminels de cette horrible boucherie, de ce chaos déchaîné — les classes dominantes — sont incapables de se rendre maîtresses de leur propre forfait. Le monstre capitaliste, qui a suscité l'enfer de la guerre mondiale, n'est pas en état de l'enchaîner de nouveau, ni de rétablir l'ordre réel, ni d'assurer à l'humanité torturée le pain et le travail, la paix et la culture, le droit et la liberté.

Ce que les classes dominantes préparent sous le nom de paix et de droit pour tous n'est qu'une nouvelle œuvre de force brutale qui engendrera de plus belle l'hydre à mille têtes de l'oppression, de la haine et de nouvelles tueries.

Seul le socialisme est en état d'accomplir la grande oeuvre de la paix durable, de guérir les mille plaies saignantes de l'humanité, de transformer en jardins florissants les champs de l'Europe écrasés par le passage du cavalier de l'apocalypse, du spectre hideux de la guerre. Seul il peut ressusciter à la place des forces productrices détruites dix fois plus de forces nouvelles, éveiller toutes les énergies physiques et morales de l'humanité et remplacer la haine et la discorde par la solidarité fraternelle, par l'entente et par le respect de tout qui porte un visage humain.

Si les représentants des prolétaires de tous les pays se tendaient la main sous la bannière du socialisme, pour conclure entre eux la paix, ce serait chose faite en quelques heures. Pas de questions litigieuses à propos de la rive gauche du Rhin, de la Mésopotamie, de l'Egypte ou des colonies. Un seul peuple : l'humanité travailleuse de toutes races et de toutes langues. Un droit : l'égalité de tous les hommes. Un but : le bien-être et le progrès pour tous.

L'humanité se trouve placée devant l'alternative : extinction et déclin dans la barbarie capitaliste ou renaissance à travers la révolution sociale. L'heure de la décision a sonné. Si vous croyez au socialisme, c'est le moment de le montrer par des actes. Si vous êtes des socialistes, c'est maintenant qu'il faut agir.

Prolétaires de tous les pays, si nous vous appelons à présent à la lutte commune, ce n'est pas en faveur des capitalistes allemands qui sous le couvert de la firme « république allemande » cherchent à échapper aux conséquences de leurs propres crimes ; c'est pour nous — et c'est pour vous. Réfléchissez : vos capitalistes victorieux s'apprêtent à réprimer dans le sang notre révolution, qu'ils redoutent autant que la vôtre. Vous-mêmes, vous n'êtes pas devenus plus « libres » par leur victoire, vous êtes plus esclaves qu'avant. Si vos classes régnantes réussissent à étrangler la révolution prolétarienne en Allemagne comme en Russie, ils se retourneront bientôt à forces redoublées contre vous. Vos maîtres capitalistes espèrent que notre défaite comme celle de la Russie révolutionnaire leur donnera la puissance de vous fouetter jusqu'au sang et d'édifier sur votre servage le règne millénaire de l'exploitation après avoir enfermé dans sa tombe le socialisme international.

C'est pour ces raisons que le prolétariat allemands a les regards tournés vers vous, à cette heure tragique. L'Allemagne est enceinte de la révolution sociale, mais seul le prolétariat mondial peut réaliser le socialisme. Et à cause de cela nous vous crions : En avant pour la lutte ! En avant pour l'action ! Le temps des manifestes creux, des résolutions platoniques et des phrases retentissantes est passé ; l'heure de l'action a sonné pour l'Internationale ! Nous vous appelons à élire partout des conseils d'ouvriers et de soldats qui s'empareront du pouvoir politique et qui rétabliront la paix en commun accord avec nous.

Ni Lloyd George et Poincaré, ni Sonnino, Wilson et Erzberger et Scheidemann ne doivent conclure la paix. Elle doit être réalisée sous la bannière flottante de la révolution socialiste mondiale.

Prolétaires de tous les pays ! Nous vous appelons à accomplir l'oeuvre de la libération socialiste, afin de rendre au monde violé un visage humain et de réaliser cette parole qui fut souvent notre salut et notre au revoir quand jadis nous nous rencontrions et nous nous séparions : « L'Internationale sera le genre humain ! ».

Vive la révolution mondiale du prolétariat !

Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !

Au nom de la Ligue Spartacus : Karl Liebknecht, Rosa Luxembourg, Franz Mehring, Clara Zetkin. — *(Rote Fahne, 25 nov. 18)*

NOËL

par Karl Liebknecht.

A présent, ils sont à la maison pour Noël.

Tous ceux-là qui pendant quatre ans ont couché dehors, dans les tombeaux et les trous d'obus, dans la saleté et la glace, et qui laissaient leur pensée mille fois errer vers le foyer, pendant la longue nuit, l'interminable journée de Noël — ils sont à la maison à présent.

Eux tous, qui ont connu quatre années la boue sanglante des tranchées, se groupaient alors dans des refuges sales : Des camarades avaient déniché un petit sapin, planté quelques petits bouts de bougies sur les branches. On tirait quelques pauvres sons d'un harmonica, et autour étaient assis les hommes, las de tuer, les mains baissées, les yeux grands ouverts, le regard perdu dans le vague. Dans leurs rêves, les murs reculent, le trou étroit s'élargit en une chambre accueillante, le dur siège leur paraît doux, leurs yeux s'adoucissent de l'éclat calme du bonheur des leurs, l'air, le doux parfum du chez soi les bercent là dehors en un léger sommeil.

Donc, à présent, ils sont dans leur foyer. Mais leur histoire n'est-elle pas celle de ce chevalier, qui partit pour se rendre digne, par des actes hardis, de la fiancée qu'il laissait à la maison ? De dangers en dangers, il lutte et lutte sans arrêt, allant d'une action d'éclat à l'autre. Il rentre enfin, et retrouve sa fiancée vieille, grise et courbée...

C'est ainsi qu'ils retrouvent aujourd'hui leur pays. Eux tous qui sont partis jadis pour défendre « leur maison et leur bien », ils reviennent, ils sont chez eux à cette heure. La récompense est venue à laquelle ils ont aspiré pendant quatre ans, et ils trouvent leurs femmes épuisées par la faim et le travail de la terre ou de l'usine, les enfants pâles et sauvages, la maison froide et vide, sans lumière et sans chaleur. Ni petit sapin, ni noix dorées, ni confort, ni joie de vivre. Noël de prolétaires...

Quatre années dehors dans le froid et le sang et seule cette espérance au cœur, qui les tenait debout. Aujourd'hui chez eux et tout rêve détruit. Le dernier voile est tombé, la dernière illusion est détruite. La réalité terrible se dresse devant le prolétariat, dans toute son étendue géante de souffrance.

Au fond, c'est là justement la véritable atmosphère de Noël. Comment était-ce donc, et quels furent les hommes, chez qui, il y a bientôt deux mille ans naquit ce rêve qu'un enfant nouveau-né, innocent, devait apporter la paix sur terre, la délivrance aux hommes ?

Ce furent les prolétaires de ces temps, les esclaves de ces jours, les immenses masses de misérables qui sur toute l'étendue de l'empire romain ne possédaient aucun bien dans ce monde. Ce furent les pauvres diables, qui traînaient sur les routes le poids de leur existence, qui se terraient dans les catacombes de Rome pendant les longues nuits froides et qui désespéraient de leur vie ici-bas. Ils n'avaient rien sur la terre que leur nostalgie au coeur et cette nostalgie faisait surgir devant eux le règne à venir de la paix, dont un Dieu bon ferait cadeau à l'humanité, un Dieu qui appellera le pauvre aussi son fils et qui le laissera régner à sa place.

Ce rêve vieux de milliers et de milliers d'années, qui fut l'espoir et la consolation jadis de tant d'hommes, il a pris fin aujourd'hui.

C'est la dernière guerre qui se combat maintenant : le prolétariat lui fera face ; lui qui avait la force de souffrir, aura aussi la force de vaincre.

Nous luttons aujourd'hui pour les portes du ciel. Nous tenons l'épée pour nous et les camarades du monde entier, et nous nous en servirons jusqu'au jour où se brisera aussi la dernière chaîne, et où nous entrerons dans ce pays *où il n'y aura plus d'autres liens que les liens de la liberté, plus d'autre barrière que celle de la solidarité, plus d'autre devoir que celui du bonheur commun de l'humanité.*

Noël est venu, le jour de la libération, le jour de la délivrance !

(Rote Fahne, 25 déc. 18)

FRAGMENT

La révolution prolétarienne n'implique dans ses buts aucune terreur, elle hait et abhorre le meurtre. Elle n'a pas le besoin de verser le sang, car elle ne s'attaque pas aux êtres humains, mais aux institutions et aux choses. Elle ne descend pas dans l'arène avec de naïves illusions, dont elle ait à venger la déception par la terreur. Elle n'est pas la tentative désespérée d'une minorité cherchant à modeler le monde à son idéal à force de violence. Elle résulte de l'action des grandes masses qui sont appelées par millions à remplir leur mission historique et à transformer en réalités les nécessités qui s'impriment sur le peuple tout entier.

Mais la révolution prolétarienne est en même temps le glas funèbre de tout servage et de toute oppression. C'est pourquoi se lèvent contre la révolution prolétarienne tous les capitalistes, tous les propriétaires fonciers tous les petits-bourgeois, tous les dépositaires des fonctions officielles. Les profiteurs et les parasites de l'exploitation et de la domination de classe se lèvent comme un seul homme dans cette lutte pour la vie ou la mort.

C'est un songe creux de croire que les capitalistes se conformeront de bon gré aux verdicts socialistes d'un parlement, d'une assemblée nationale et autres boîtes-à-paroles, qu'ils renonceront tranquillement aux avantages, aux profits, aux privilèges de l'exploitation. Il faudra que ces oripeaux de leur puissance leurs soient arrachés par la force, jusqu'à ce que, dans leur nudité, ils soient devenus des hommes comme les autres.